


Cité

N° 42 - 7 €

Revue de la Nouvelle Citoyenneté



Les Orient d'Europe

SOMMAIRE

N°42- 1^{er} trimestre 2004 - ISSN 0756-3205 - Com. paritaire N°64853

■ Éditorial

par Luc de Goustine.....3

DOSSIER « Les Orient d'Europe »

■ Questions aux revenants

par Bertrand Renouvin.....5

■ Europe Extase

par Luc de Goustine.....13

■ La culture politique tchèque du point de vue de l'anthropologie politique

par Petr Skalník.....21

■ Ukraine - Choses vues et entendues

par Michel Fontaurelle.....37

■ *Hic sunt leones* - une géopolitique du mépris

par Antoine de Saint-Fréjoux.....45

MAGAZINE

■ Qu'est-ce qu'une vie ratée?

par Philippe Lauria.....53

■ Ainsi parlait Bovéthoustra...

par Criton des Alpes.....59

■ Une servante au grand cœur sur les bords du Danube

par Jocelyne Buche.....67

Bulletin d'abonnement en page 72

Directeur de la publication : Yvan Aumont

Directeur de la rédaction : Luc de Goustine

Imprimé par nos soins, 17, rue des Petits-Champs, 75001 Paris.

Ont participé à ce numéro : Jocelyne Buche, Michel Fontaurelle, Luc de Goustine,

Philippe Lauria, Bertrand Renouvin, Antoine de Saint-Fréjoux, Petr Skalník.

Réalisation technique : Yvan Aumont, Luc de Goustine, Cosmin Mija, Alain-Paul Nicolas.

Editorial

L'Europe s'étend vers l'Est. Représenter la chose comme une nouveauté est une impertinence.

D'abord parce que la division dont notre continent a souffert, pendant la moitié ou les trois quarts du XX^e siècle selon les nations, résulte de pathologies essentiellement européennes, nazisme et communisme étant des résurgences paganisées de vieux millénarismes judéo-chrétiens. La reprise de conscience de l'unité européenne devrait donc passer par l'aveu des « pêchés historiques » qui ont mené à la Shoah et au Goulag et, par la réaffirmation des vraies valeurs inspiratrices de notre civilisation. Les débats autour du Traité constitutionnel montrent combien cette reconnaissance suscite de réserves, notamment de la part de la France. Or il n'est pas douteux qu'un travail de ce type a présidé à la réconciliation entre l'Allemagne et ses ennemis occidentaux de la seconde guerre mondiale, constituant la base de l'édification de la Communauté européenne.

On ne peut dire que pareille purgation se soit opérée dans les rapports entre Est et Ouest ; c'est l'une des profondes carences de la démarche actuelle d'élargissement de la Communauté. Elle est le plus souvent envisagée comme l'extension aux nouveaux entrants des figures imposées par la compétition économique occidentale - cela, paradoxalement, alors que la dérive « mondialisée » n'a cessé d'en dénaturer les caractères. Jamais n'est évoquée une réciprocité qui devrait nous permettre, en échange des ouvertures économiques du « grand marché » assorties d'un code de bonne conduite démocratique, d'hériter quelque chose de l'expérience vitale et des acquis intellectuels et spirituels des nations survivantes des totalitarismes.

Ces traits rendent ambiguë la prochaine extension de la Communauté vers l'Est, mais nous incitent à opposer à l'image grossière, voire méprisante, que l'on donne des « pays candidats » - quémendeurs qui n'ont qu'à se plier aux normes édictées par Bruxelles, faire allégeance aux « grands pays » de la Communauté et se taire - une approche nuancée de leurs réalités. C'est dans cet esprit que « Cité » consacre ce premier dossier à quelques visages des PECO, sachant que ce n'est là que l'ouverture d'un cycle qui devra se poursuivre et s'enrichir des instructives contradictions qui ne manqueront pas de surgir, à

mesure que les rapprochements économiques révéleront les tensions politiques et culturelles aujourd'hui refoulées.

Mais esquissons déjà notre tour d'horizon.

Parmi les pays du centre et de l'Est européen, reconnaissons qu'il y a autant de cas de figure que de nations. L'on distingue toutefois, parmi celles qui sont en instance d'adhésion à l'Union européenne, le premier cercle (Pologne, Tchéquie, Slovaquie, Hongrie, Slovénie, pays baltes), du second dont l'adhésion est prévue à moyen terme (Roumanie, Bulgarie) avec le cas particulier des pays des Balkans (Yougoslavie, Albanie...). Enfin, celui des anciens pays d'Union soviétique devenus indépendants (Ukraine, Biélorussie, Georgie, etc.), qui pose des problèmes spécifiques et particulièrement dramatiques, mais ouvre sur les rapports à créer, selon nous **en Europe**, avec la Russie.

Nous retenons a priori quatre thèmes transversaux :

- Le premier est la manière dont ces pays envisagent leur rapport à l'Union européenne : est-ce pour l'opportunité surtout économique de pénétrer sur le grand marché ? Est-ce aussi, par réaction, l'occasion de réactiver de vieux contentieux historiques au nom de populismes nationalistes ?

- Le second, qui gouverne largement leur politique étrangère comme l'a révélé la question irakienne, est celui de leur demande en sécurité ; elle les rapproche de l'OTAN et des États-Unis plus que de l'Europe de la défense, puissance virtuelle.

- Le troisième est social et pose la question de la reconversion des « communismes » en gouvernements ultra-libéraux dans une Europe prise dans la même transition « mondialiste » mais encore profondément attachée à l'économie sociale de marché.

- Le quatrième est l'état de droit et la participation démocratique - quasi absents des pays issus de l'Union soviétique livrés à la violence et à l'insécurité - largement simulés en façade dans les autres PECO en raison de la mainmise des puissances économiques sur les médias.

Sont abordés ici plusieurs de ces thèmes - en ordre dispersé comme il convient à une revue - avec le souci premier de ne rien oublier du passé. Ainsi, nous revenons avec Bertrand Renouvin sur la profonde résistance spirituelle de la littérature, particulièrement albanaise, sous l'une des plus terribles dictatures communistes. A travers une fable, dont on me pardonnera les verdeurs, j'aborde quant à moi le message implicite lancé à l'Europe par la libération des mœurs et de leur commerce en l'an de grâce 1996 en Bohême. L'anthrologue politique Petr Skalník met à nu les données actuelles de la culture politique des citoyens de République Tchèque et les confronte aux données occiden-

■ 1. *Webster's New Encyclopedic Dictionary*, éd. Le Prart, 1996.

tales ; son constat final, quant à l'émergence d'une « variante péroniste de la démocratie » a peut-être de quoi nous avertir des périls qui nous guettent nous-mêmes. Le journal de voyage en Ukraine que rapporte Michel Fontaurrelle est éclairant, non seulement sur l'état de délabrement des structures étatiques, mais sur la perception du passé communiste, voire russe, comme référence positive, nostalgique d'un ordre politique stable, digne, représentatif de l'identité de la nation. On ne pouvait omettre, dans cette première « conversation à bâtons rompus » sur l'autre partie de l'Europe, de croquer le profil du fonctionnaire, expert ou cadre commercial « français » qui, ne voyageant pas mais débarquant du ciel sur quelque aéroport de ce *limes* de l'Empire, en pense toutes les imbécillités que lui dicte son inculture et sa prétention ; ce que fait d'une dent acérée le voyageur Antoine de Saint-Fréjoux. A la fin de la partie Magazine, Jocelyne Buche saisit l'occasion du prix littéraire attribué à la grande romancière hongroise Magda Szabo pour ajouter une touche profondément humaine à ce regard vers l'Est en déchiffrant, à travers sa « servante au grand cœur » l'indéracinable christianisme inavoué des humbles, dont les âmes vivantes triomphent des chausse-trapes et des péripéties de l'histoire.

Un mot du titre que nous avons choisi pour ce dossier. Il symbolise notre conviction que l'Est européen dans sa diversité nous est enfin rendu pour l'enrichissement véritable, voire le sauvetage de ce continent qui, tel une perle morte, est en passe de perdre le brillant de son regard. Autant de nations, autant d'orientes à contempler et honorer pour ce qu'ils valent : le signe d'une résurrection inespérée de la vie politique des peuples et de leur communauté possible dans la liberté. Les Orientes d'Europe répondent ainsi aux diverses traditions occidentales qui refusent de se laisser laminer et formater jusqu'à l'âme par la Bête ultra-libérale. Ils dessinent à eux tous notre bel horizon.

Pour ne pas oublier de balayer « à la française » devant notre porte, restait à publier l'autopsie de la « pensée Ferry », que Philippe Lauria désosse et classe en ses différents effets de mode, puis à suivre Criton des Alpes dans une exégèse nietzschéenne du bovéisme, preuve que l'illusion lyrique créée par une moustache et une bouffarde font une pauvre diversion à la médiocrité de l'atmosphère politique où l'on baigne.

Reste enfin et surtout à présenter aux lecteurs de « Cité » - et de Vulgo.net ! - les vœux cordiaux que nous formons pour eux et pour la conviviale poursuite de notre commune réflexion.

Luc de Goustine

Questions aux revenants

Bertrand Renouvin

directeur politique de «Roya-liste», est depuis des années un observateur et visiteur attentif des pays de l'Est européen et particulièrement des Balkans.

Face à la terreur absolue, quand toute possibilité d'insurrection est anéantie, quand il n'y a plus rien à attendre de l'extérieur, qu'est-ce qui fait que l'homme ne se résigne pas ? Telle est la question essentielle de notre siècle, celui du nihilisme accompli. Les réponses appartiennent aux survivants et aux revenants, que nous n'aurons jamais fini d'écouter puisqu'il restera toujours de l'indicible dans l'épreuve qu'ils ont subie.

Énigme de la résistance d'un peuple, et de l'homme lui-même, quand tout paraît irrémédiablement perdu... Pourquoi ne choisit-on pas de mourir (à moins que ce soit pour le salut d'autrui) ou de se plier à l'injonction du tyran en devenant, selon son désir, une bête de somme, une simple machine ? Et comment se fait-il que les hommes et les femmes vivant depuis plusieurs décennies dans la peur et dans l'isolement, confrontés chaque jour à la bêtise et à la folie, retournent parmi nous sans avoir rien oublié de leur identité profonde, sans s'être laissés retrancher du mouvement de la civilisation ?

Dans ce qui peut être dit pour nous éclairer, les récits qui nous viennent d'Albanie sont à tous égards précieux puisque ce pays présente la singularité d'avoir subi une des formes extrêmes de la tyrannie de type stalinien dans un enfermement total, tout en maintenant une ouverture sur l'universel grâce à ses écrivains - Ismail Kadaré tout particulièrement.

L'œuvre d'Ismail Kadaré

Comme le mystère chrétien, qui se présente dans la pleine lumière, l'énigme de la résistance albanaise apparaît dans le génie d'un homme qui est tenu, depuis la publication du *Général de l'Armée morte*¹, comme un classique. Dans l'œuvre d'Ismail Kadaré, l'admirable - ce qui permet à tout homme de s'y regarder - ne tient pas seulement à son évocation de la mythologie, à la justesse de son anthropologie, à la beauté épique des récits par lesquels il célèbre l'histoire de la nation albanaise. Par-delà toutes ces qualités, Ismail Kadaré est l'homme-mémoire, l'homme-lien qui s'oppose à la tyrannie. Opposition décisive, radicale, puisque le tyran et ses affidés ne peuvent perdurer qu'en s'effor-

■ 1 *Le Général de l'Armée morte*, Albin Michel, 1970, trad. Yusuf Vrioni. Préface d'Ismail Kadaré, trad. Isabelle Joudrain-Musa.

çant de détruire la mémoire (d'abord travestie et surinvestie) et de briser tous les liens, tous les fils (ne-hilum) qui permettent d'exister hors du délire totalitaire.

On comprend pourquoi toutes les tyrannies emprisonnent et parfois tuent les hommes de l'écrit : la révolte populaire et la sédition militaire peuvent être matées par un surcroît de violence, alors que la prière, la mémoire et le rêve tissent un présent qui échappe à la volonté totalitaire et préservent un souvenir qui porte une tout autre espérance que celle des « matins qui chantent ». Dans un état athée, où tous les religieux étaient morts ou enfermés, il revenait à quelques écrivains de jouer le rôle symbolique (*symbolê* : relier) qui permettait au peuple et à la nation de subsister. Comment ont-ils fait ? Bien des mots et des formules permettent d'expliquer cette résistance, sans élucider l'énigme. Ismaïl Kadaré écrit qu'il a été placé devant un choix amoral : accepter d'être enrégimenté pour survivre, donc renoncer à la littérature au nom de la vie. Autrement dit, accepter de mourir pour sauver sa vie². Décidant de vivre - d'écrire - il s'est trouva placé hors de la période historique et de son rythme totalitaire, dans une temporalité propre à l'écrivain qui lui permet de s'affranchir des contraintes de l'époque. C'est de cette position transcendante que l'écrivain engage une lutte implacable contre la dictature. Le tyran dispose de la violence qui terrorise l'écrivain, cette terreur devient une part de lui-même³, mais l'écriture lui donne une puissance, parfois une dureté⁴, qui lui assure une relative protection. C'est ainsi que Kadaré put, de roman en roman, préserver la mythologie albanaise (*Le Pont aux trois arches*), la relier aux mythes grecs (*Eschyle ou l'éternel perdant*), et actualiser (*Les Tambours de la pluie*) la résistance historique d'un peuple aussi irréductible que l'homme lui-même.

Dépositaire de la mémoire collective, et soucieux de la transmettre au peuple asservi dans sa mystérieuse beauté (si contraire à la transparence totalitaire) et dans la richesse de ses savoirs (sur la violence, sur le sacrifice, sur la fidélité dans l'espérance) Ismaïl Kadaré ne pouvait choisir de résister et de témoigner depuis une terre d'exil (sauf à la fin), ni prendre héroïquement la tête d'un classique mouvement de dissidence. Le héros est un être-pour-la-mort, alors qu'il s'agissait de vivre en affirmant une liberté souveraine face au tyran. Ismaïl Kadaré eut l'immense courage de résister en Albanie, avec le peuple albanais et pour lui, et de lancer au tyran des défis publics de plus en plus affirmés.

Ainsi dans son *Eschyle* : « Si les dieux ne veulent pas se conformer à l'image qui leur est proposée, mais continuent de se durcir encore, alors tant pis pour eux ! L'appel qui leur est lancé - « civilisez-vous ! » - n'aura pas été vain. Il leur rappelle qu'ils ne sont pas tels qu'ils devraient être, et constitue ainsi une

■ 2 Ismaïl Kadaré, *Printemps albanais*, p. 8. Fayard, 1991. Trad. Michel Metais.

■ 3 Ismaïl Kadaré, *Le Poids de la Croix*, p. 435, in *Invitation à l'atelier de l'écrivain*, Fayard, 1991, trad. Yusuf Vrioni.

■ 4 « L'instinct de l'espèce dressant l'écrivain contre la dictature, tout comme l'organisme qui devient résistant à une agression extérieure, il arrive que l'œuvre de l'écrivain, au lieu d'être affaiblie par la fièvre tyrannique, en soit endurcie ». *Printemps albanais*, op. cit. p. 9.

incitation à la révolte éternelle contre eux »⁵. Ainsi dans *Le Palais des rêves*⁶, un de ses chefs d'œuvre, qui décrit l'immense et secrète bureaucratie chargée de recueillir, de classer et d'interpréter tous les rêves que fait un peuple en dormant, dans la crainte qu'un maître-rêve, le Maître-Rêve, ne provoque l'anéantissement de l'Empire. Le sens de l'ouvrage ne pouvait échapper au tyran, et son auteur fit l'objet de multiples menaces. Mais l'appareil de la terreur était tenu en respect par cet homme qui était, comme Eschyle, « d'aspect commun » ; et c'est ce timide écrivain qui fut le dernier résistant albanais et le premier, celui qui quitta son pays en mai 1990, indiquant à ses amis écrivains, aux politiques et au peuple albanais que le temps de la délivrance était venu et qu'ils devaient le vivre librement. Étranger à toute pose esthétique et à toute gesticulation héroïque (« la liberté humaine, écrit Levinas, est essentiellement non héroïque »⁷) Ismaïl Kadaré, entendait demeurer dans son propre temps et dans son domaine. Aussi son œuvre, tragiquement marquée par un pays et par une époque, a-t-elle prit une dimension universelle. Son inépuisable richesse lui vaudra de multiples interprétations. La plus simple est aussi la plus difficile à mettre en pratique : toute résistance à la tyrannie est d'abord ontologique, elle procède de l'irréductible liberté de l'être humain, qui consiste lorsque tout paraît perdu à opposer une dénégation silencieuse et obstinée à la mécanique monstrueuse qui s'est mise en place. Mais ce refus intime ne prend son sens et sa force que dans la relation à autrui, par la responsabilité que nous en prenons, et qu'il prend à l'égard de nous-mêmes. Pas de résistance possible sans un lien initial entre quelques uns, qui se tisse dans la parole et dans l'écrit, et qui se développe dans le sentiment de l'appartenance à une même collectivité historique - le plus souvent de forme nationale.

Les tyrans devinent ou savent tout cela. Dès lors, pourquoi ne suppriment-ils pas tous les hommes-mémoire, tous les hommes religieux selon la foi et (ou) selon l'histoire ? Sans doute parce qu'ils comprennent qu'une destruction totale de la mémoire et une totale impossibilité de rêver jetteraient le peuple, soumis à la folie solitaire du tyran, dans une démence collective qui anéantirait tout. La police totalitaire la plus achevée, celle du *Palais des rêves*, s'efforce seulement de surveiller l'inconscient, afin de surprendre et d'éliminer le seul rêve dangereux pour l'Empire...

La liberté de penser est la faille destinée à s'élargir, l'acte premier et silencieux qui annonce et permet l'effondrement ultérieur du tyran. Qu'on ne croie pas, cependant, que cette liberté intime échappe naturellement à la machine totalitaire : « le mal, se souvient Kadaré, pouvait vous atteindre à tout moment, et pour neutraliser cette terreur, on était obligé de consommer une partie de sa liberté intérieure, de sa capacité de résistance et de son courage »⁸.

■ 5 Eschyle ou l'éternel perdant, p. 75. Fayard, 1988. Trad. Alexandre Zotos.

■ 6 *Le Palais des rêves*, Fayard, 1990. Trad. Yusuf Vrioni.

■ 7 Emmanuel Levinas, *Liberté et commandement*, p. 33. Fata Morgana, 1994.

■ 8 Préface à *L'automne de la peur*, de Bashkim Shehu, p. 15.

Une génération d'écrivains-résistants

Sous l'égide d'Ismail Kadaré, ou à côté de lui, se constitua la génération des écrivains-résistants, qui ne tiraient pas leur talent de la dissidence puisque leurs œuvres continuent de résonner en nous de multiples manières. Parmi ceux qui ont été traduits en français, Dritëro Agolli est le plus ancien et le plus célèbre. Sa *Splendeur et décadence du camarade Zulo*⁹, publié en Albanie en 1972 présente le portrait ironique d'un bureaucrate de la culture, que les régimes dictatoriaux fabriquent à des milliers d'exemplaires et dont les totalitarismes de l'avenir ne sauraient se passer. Le camarade Zulo s'est lui-même parfaitement défini par le magnifique aphorisme qu'il lut au camarade Demkë, un jour de mission, alors qu'ils se reposaient sur un talus dans l'odeur grisante de la luzerne et du trèfle : « Bureaucrate : c'est un bouc qui mange le papier mais n'exclut pas, à l'occasion, de manger aussi des raisins » (pensée n° 7). Par voie de conséquence et subséquemment, on en conclut que le camarade Zulo, grâce à son néant de pensée et à sa langue avilie, est aujourd'hui le serviteur zélé de quelque fondamentalisme, et sera demain ou dans dix ans le militant efficacement nul du nouveau fascisme. Zulo n'est pas une invention du communisme. Autant se prémunir dès à présent, puisqu'il est inévitable que nous rencontrions cet homme capable de manger aussi du raisin, tout en débitant les maximes de n'importe quelle Pensée Correcte.

En contrepoint de l'ironie salutaire de Dritëro Agolli, qui vise les maîtres-censeurs de la périphérie, Bashkim Shehu nous conduit au cœur du pouvoir, au plus secret de sa tragédie, que le système tyrannique porte à son point extrême. Le secret, c'est qu'il n'y a pas de secret, sauf dans les apparences : Eschyle dit déjà que le roi veut que son œuvre survive dans la personne de son fils, dont la présence lui est cependant insupportable puisqu'elle annonce sa propre mort. Les rivalités et les conflits qui s'ensuivent trouvent souvent une issue pacifique, dès lors que les lois de l'État sont assez fortes pour assurer finalement une succession paisible. Cela d'autant plus que la filiation s'inscrit dans une relation d'amour, plutôt que de haine. Le tyran est au contraire désespérément seul, enfermé dans sa logique violente d'un absolutisme qui est par définition délié (*ab-solutus*) des lois. Son successeur désigné est d'autant plus inquiétant que sa présence n'oblige pas seulement le souverain à envisager la mort : l'héritier peut se montrer très pressé de prendre les rênes car il se sait lui aussi menacé. Dans l'Albanie stalinienne, c'est le dictateur vieillissant qui eut raison de son dauphin potentiel - en l'occurrence Mehmet Shehu, qui se suicida étrangement une nuit de décembre 1981. Son fils Bashkim raconte dans un récit terrifiant - même pour ceux qui ont beaucoup lu sur les luttes de pouvoir en pays communiste - comment Enver Hoxha organisa, en dramaturge pervers, l'élimination du premier ministre et de sa famille¹⁰. « En allant à la recherche du tombeau disparu de mon père, conclut Bashkim Shehu, j'ai entendu raconter les histo-

■ 9 Dritëro Agolli, *Splendeur et décadence du camarade Zulo*, Gallimard, 1990. Trad. Christian Gut.

■ 10 Bashkim Shehu, *L'automne de la peur*, Fayard, 1993.

res les plus ahurissantes sur le sort réservé aux cadavres des ennemis du pouvoir ! Corps remis à la faculté de Médecine et découpés en morceaux pour servir d'illustration aux cours d'anatomie ; cadavres dissous dans des bains d'acide ou mutilés, visages défigurés à coup de serpe, comme si, en effaçant toute trace de sépulture, on voulait chasser la crainte inexplicable de les voir se relever et sortir de leur tombe »¹¹. Ces derniers mots ne relèvent pas de la figure de style. La machine totalitaire détruit la chair, efface les traces matérielles, car le tyran affecte toujours de croire qu'il peut faire comme si rien ne s'était passé - puisqu'il ne reste rien du passé. Mais la minutie de l'effacement traduit une peur panique de ce qui ressurgit et demeure malgré tout, par-delà la mort et la destruction : le légendaire, sa mémoire ; les anciennes coutumes et leur transmission ; la fidélité entre les êtres et la force des liens familiaux. Tous les appareils de la tyrannie, toute la violence dont elle est capable, révèlent leur impuissance devant cette constante actualisation du passé. Et la panique est d'autant plus grande que la propre mémoire du tyran est hantée, c'est le cas de le dire, par les contes et les légendes.

Or le légendaire albanais recèle, comme tant d'autres, des histoires de revenants, de cadavres enfouis et de sacrifices sanglants. Ismaïl Kadaré s'en inspire dans plusieurs de ses romans, par exemple celui qui raconte l'étrange retour de Doruntine, la jeune épousée, dans son village natal¹². Elle vient au chevet de sa mère mourante, et lui dit que c'est son frère Constantin, mort depuis trois ans, qui l'a ramenée. Le livre, merveilleusement angoissant, est celui de toutes les fidélités - à la coutume et à la promesse tenue selon la coutume (la Bessa), à la famille et à la terre natale, à la mémoire des disparus. Fidélité maintenue la vie durant, mais aussi dans la mort et au-delà de la mort. Fidèle à la mémoire de son père, et d'autant plus fidèle que le disparu n'a pas de tombeau, Bashkim Shehu reprend dans un roman¹³ le thème de l'étrange retour, cette fois d'un homme, Victor Dragoti, abattu neuf ans plus tôt alors qu'il tentait de fuir la dictature à la nage. Survivant ou revenant ? La question trouble le jeu des puissants, alors que l'homme avance sur son chemin dans la fidélité à une femme, pour une seule nuit d'amour. C'est ce déplacement, dans une autre unité de temps et pour une raison qui échappe à l'apparente rationalité totalitaire, qui est à tous égards bouleversant.

Comme Ismaïl Kadaré et Bashkim Shehu, Besnik Mustafaj reprend les anciennes ballades albanaises de la parole donnée¹⁴ pour nous raconter une autre échappée de l'enfer totalitaire - celui conçu et organisé par l'Allemagne nazie.

Survenant à l'improviste, comme Doruntine et Victor Dragoti, Gori revient comme il l'avait promis pour épouser Sana, passer avec elle quinze jours de vacances au bord de la mer, afin que, neuf mois plus tard, un enfant vienne

■ 11 Op. cit. p. 196.

■ 12 Ismaïl Kadaré, *Qui a ramené Doruntine*, Fayard, 1986. Trad. Yusuf Vrioni.

■ 13 Bashkim Shehu, *Le Dernier voyage d'Ago Umeri*, L'Esprit des Péninsules, 1995. Trad. Anne-Marie Autissier.

■ 14 « Kostandin et Garentine », « La chanson de Dhoquine » publiées en annexe de *Un Été sans retour*.

au jour. Gori est revenu, mais il ne transpire pas en faisant l'amour, il fuit la lumière et les gens, ne se baigne jamais et dort d'un sommeil de plomb... Survivant, revenant, mort-vivant ? Le jeune et beau talent de Besnik Mustafaj entraîne dans un récit saisissant¹⁵ au terme duquel nous savons que Gori tiendra la promesse qu'il a faite à la femme aimée : car si l'homme est absent, Gori est la figure même de la fidélité, pas seulement pour veiller un agonisant ou pour une nuit d'amour, mais dans l'ordre de la création. Comme tous les enfants qui sont nés aux portes de l'enfer avant qu'on y précipite leurs parents, le fils de Gori n'incarne pas seulement le triomphe de la vie. Il est voué à la fidélité, par la mémoire douloureuse de sa mère, et parce qu'il se sait chair de la chair de celui qui, un jour de juin, prit un train pour un ultime voyage.

Une littérature qui éclaire le politique

Il ne faut pas imaginer, cependant, que les écrivains albanais sont enfermés dans le souvenir de l'horreur totalitaire. Ils savent que la chute de la tyrannie ne libère pas de la violence. Elle ne cesse de courir, selon d'autres circuits, qui peuvent être ceux de l'ancienne coutume, de la vénérable tradition. Le pouvoir totalitaire, proche de la société au point de vouloir s'y confondre, peut engendrer une terreur absolue. Mais il existe aussi dans les anciennes sociétés des princes lointains qui se contentent de percevoir un impôt sur le sang versé. Trop éloigné, le souverain laisse la violence évoluer selon la coutume, qui la tient dans de strictes limites, puisqu'elle définit strictement les conditions dans lesquelles ont lieu les « reprises de sang », les délais à observer avant l'accomplissement de la vengeance, les moments et les espaces de répit et de paix. Mais la violence ainsi réglée demeure dans la société traditionnelle, et le sang finit par couler... Telle est une des vérités anthropologiques d'*Avril brisé*, autre chef d'œuvre d'Ismaïl Kadaré, qui interdit toute idéalisation du passé, toute nostalgie de l'authenticité¹⁶. Si d'aventure les écrivains venaient à oublier la vérité de la violence, pour mieux continuer à dénoncer la violence de la Vérité-selon-Hoxha, la guerre civile dans l'ancienne Yougoslavie leur rappellerait que toute société humaine vit sous la menace d'une issue sanglante aux crises qu'elle traverse et aux conflits qu'elle ne parvient pas à résoudre. Libérée de sa peur, l'Albanie regarde vers le Kosovo, considéré comme cette autre moitié d'elle-même, qui prolonge la tragédie albanaise. Jusqu'au bain de sang ? On le dit de part et d'autre de la frontière, et il est vrai que les nationalismes serbe et albanais paraissent inconciliables. Pourtant, de Prishtinë à Tirana, des Albanais qui défendent les droits historiques de leur peuple sur la terre de Kosovo refusent de céder à la passion nationaliste et plaident pour un dépassement pacifique du conflit. Rexhep Qosja est une des principales figures de cette résistance pacifique. Professeur à Prishtinë, membre de la Ligue des droits de l'homme de Kosovo, Rexhep Qosja est, de l'avis d'Ismaïl Kadaré, le plus grand des écrivains,

■ 15 Besnik Mustafaj, *Un été sans retour*, Actes Sud, 1992. Trad. Michèle Montécot. Ancien Ambassadeur d'Albanie à Paris, Besnik Mustafaj est également l'auteur d'un essai sur la délinquance de l'Albanie (*Entre crimes et mirages, l'Albanie*, Actes Sud, 1992, trad. Christiane Montécot et Odette Marquet) et de plusieurs autres ouvrages littéraires, dont *Le Tambour de papier*, Actes Sud, 1996. Trad. Elizabeth Chabuel.

■ 16 *Avril brisé*, Fayard, 1981.

parmi tous ceux qui vivent hors des frontières de l'Albanie. Un seul de ses ouvrages a été traduit en français¹⁷, d'une telle qualité qu'il nous fait espérer d'autres traductions dans notre langue. *Les Treize contes qui peuvent faire un roman* décrivent le peuple kossovar dans sa diversité chatoyante, ses misères et ses bassesses. Rien de moins nationaliste, rien de moins populiste que ce roman dédié au peuple albanais. Rexhep Qosja sait que chaque nation, aussi fière soit-elle, n'est qu'une des modalités de l'universelle condition humaine. En lecteur avisé de la Bible, il sait que le voisin, le rival, l'ennemi même, ne sauraient personnifier le mal. Et de citer Job, V, 6 en exergue d'un de ses contes : « Non, l'adversité ne prend pas sa source dans le sol et le mal ne peut germer dans la terre : c'est l'homme qui amène l'adversité, et le mal ».

C'est dire que les pratiques d'expulsion, d'exclusion, d'éradication, d'élimination de l'autre, quels que soient le peuple et le territoire, ne résolvent rien. On a beau chasser l'autre, le mal demeure, et même il empire puisqu'on ne peut pas vivre sans les autres. On ne peut non plus vouer les autres et soi-même à la mort car la mort est ce qui nous fait vivre, ce qui donne sens à la vie.

« (...) c'est une crainte créative, la crainte de la mort ; la mort me pousse ; en pensant à la mort, je pense que je ne serai pas oublié ; la mort s'oublie, la mort est complètement oubliée quand on aime, quand on est ensemble ; et moi je ne l'oublie pas quand je suis avec Roudina, près d'elle et lorsqu'elle est près de moi et les gens doivent se réunir, s'aimer parce que c'est l'union qui fait la force, se réunir en pensée et en sentiment et non pas seulement en pensée ou en sentiment. Le bigleux français n'a que partiellement raison quand il dit que l'enfer c'est les autres ; ceux qui aiment et qui sont aimés ne sont pas l'enfer. »¹⁸

■ 17 Rexhep Qosja, *La mort me vient de ces yeux-là*, Gallimard, 1994. Préface d'Ismail Kadaré, trad. Christian Gut.

■ 18 *La mort me vient...*, p. 74.

C'est parce que les Albanais ont le sens du tragique, du sacré et du sacrifice, que leur littérature éclaire magistralement le pouvoir politique et ses dévoiements tyranniques. C'est parce que le peuple albanais ne cesse d'être exposé à la mort qu'il est, avec ses écrivains, merveilleusement vivant.

Bertrand Renouvin
novembre 1996

Ils ont collaboré à *Cité*...

Nous sommes particulièrement fiers de publier ici la liste des personnes qui, depuis notre création, ont donné des contributions à *Cité* :

ABÉCASSIS Armand - AIMARD Frédéric - ARONDEL Philippe
- ARONDEL-ROHAUT Madeleine - AUDRERIE Dominique -
AUMONT Yvan - AZAN Wilfrid - BALMARY Marie - BARREAU
Jean-Claude - BARTHELET Philippe - BEAUROY Simon -
BERLIOZ Jacques - BETBEZE Julien - BLANGY Jacques -
BLESKINE Hélène - BOUESSÉE Joël - BOURDIN François -
BOURDIN Bernard - BOURGUIGNON François - BRISACIER
Michel - BRUCKNER Pascal - BUCHE Jocelyne - CAILLEUX
Philippe - CANNAT Noël - CASTRO Jean-Luc - CASTRO
Roland - CHALAS Yves - CHRÉTIEN Cyrille - CINGOLANI
Patrick - COL Norbert - COLIN Pierre - COUTEAUX Paul-Marie
- CRITON des ALPES - DANIEL Jean - DAVIGNON René -
DECHERF Dominique - DELAUNAY Jean-Claude - DELORME
Philippe - DENIS-JUDICIS Xavier - DENOËL François -
DESAUBLIAUX Marc - DESSANTI Jean-Toussaint - DHAMANI
Areski - DOLLÉ Jean-Paul - DONNADIEU Gérard -
DOUTRELEAU Joël - DRAGON Michel - DUMOUCHEL Paul -
DUPUY Jean-Pierre - FERNOY Sylvie - FLAMAND Alain -
FLEUTOT François-Marin - FONTAURELLE Michel -
FROSSARD André - GACHOUD François - GAKUBA Laurent -
GALFO Ludovic - GALLOIS Pierre - GERLOTTO François -
de GOUSTINE Luc - GRIFFITHS Robert -
HALLEREAU Véronique - HANNOUN Michel - HAVEL Vaclav -
HOSSEPIED Luc - HYBLER Martin - INCHAUSPÉ Nicolas -
INSCHAUSPÉ Dominique - JACOB Jean - JAUBERT Alain -
JULIEN Bertrand - KOPP Guillaume - KRIEGEL Blandine -
LA MARCK Yves - LA RICHARDAIS B. - LA TOUR R. -
LANDEVENNEC Yves - LATTA Claude - LAURIA Philippe -
LAVAUDANT Catherine - LAZINIER Emmanuel - LE BRAZ
Rémy - LE DANTEC Jean-Pierre - LE PORS Anicet - LE ROUÉ
Patrice - LECLERC Gérard - LEDURE Yves - LÉVINAS
Emmanuel - LOUIS Patrick - LUSTIGER Jean-Marie -
MARCILHAC Isa et François - MARKOVIC Marko - MARTIN
Didier - MASCLÉ Olivier - MASSONNET Alexandre -
MITROFANOFF Igor - MORIN Edgar - MORY Christian -
MOURIAUX René - MOUSNIER Roland - MOUSSET
Emmanuel - NAVET Georges - NEMO Philippe - PALUMBO
Nicolas - PARAIN-VIAL Jeanne - PARGUEZ Alain - PIHET
Christian - PLOURDE Simonne - POUCH Thierry - POULON
Frédéric - PRINI Pietro - PROST Antoine - PRUDHOMME
François - RENARD Jacques - RENAUD Alexandre -
RENOUVIN Bertrand - Pierre ROSANVALLON - RUMIN Hervé
- SAINT AIMÉ David - SARTORIS Ghislain - SFEZ Lucien -
SIKLOVA Jirina - SOLARI Alain - SOLÉ Jacques - SUR Jean -
TALBOT Rémy - TILLIETTE Xavier - TISSERAND Axel -
TRAINAR Philippe - VETO Miklos - VILLEMONTÉIX François -
WARUSFEL Bertrand - ZALIO Pierre-Paul.

Europe extase

Luc de Goustine

fut longtemps en relations avec les écrivains des pays d'Europe du Centre et de l'Est dont il éditait les oeuvres au Seuil, notamment *Aout 14* d'Alexandre Soljénitsyne en 1971.

Autrefois, le voyageur occidental devant qui s'entrebâillait le « rideau de fer » savait qu'il pénétrait dans un autre univers ; mais ce qui le prenait le plus sensiblement au dépourvu était la brusque rupture du champ de communication. Du *continuum* d'images et de messages qui baignait son environnement, voici qu'il émergeait dans un désert de signes. Ce jeûne du regard, brutalement exempté du perpétuel labeur de déchiffrement, lui paraissait d'abord salulaire, reposant. Puis, à mesure qu'il découvrait, barrant le tablier des ponts et les façades d'usines et d'immeubles, les mêmes longues banderoles en lettres blanches sur fond rouge héritées des grandes heures de la Révolution, il prenait conscience que la rareté des signaux résultait d'une économie monopolistique du langage. Discontinue et solennelle, avare de figurations mais redondante, fière de sa panoplie étroite de stéréotypes, la communication socialiste dirigeante était rigoureusement la même et la seule d'un horizon à l'autre de l'espace public est-européen.

Il n'était pas douteux que sous cette banquise couvait l'effervescence de la vie, et que les impulsions de l'âme individuelle et les réclamations du bavardage social devaient s'être réfugiées en quelque caverne, en attendant de resurgir au premier soleil. On verrait alors, se disait-on, à la manière des « paroles gelées » de Rabelais en son *Tiers Livre*, flamboyer les couleurs héraldiques et retentir les cris de ralliement tandis que renaîtrait aux murs et sur les routes la houle incessante de la parole commune.

Or, quand le jour se leva en 1989, ce fut un peu moins simple.

Sitôt éparpillées les foules de la délivrance citoyenne, la parole, avant que sa fonction ne se crée de nouveaux organes, parut se restreindre pudiquement aux moyens de diffusion existants. Une première raison de cette retenue fut sans doute la violence avec laquelle la marée des messages occidentaux, qui saturait déjà les ondes, s'engouffra dans les espaces d'affichage et d'expression soudain disponibles. Sous forme de publicités commerciales, certes, mais aussi d'une communication institutionnelle et politique aux figures imposées par le partenariat occidental et sa mimétique. Une seconde raison découlait de

cette affluence soudaine : peut-être était-ce la crainte, dans ce nouveau contexte ultra-performant en technique, en argent, en puissance politique, d'émettre un message balbutiant, que les spécialistes qualifieraient de naïf ou de trop pauvrement communiquant. Enfin et plus au fond, cette timidité venait-elle de l'expérience que chacun, en famille ou dans sa corporation, avait faite du « socialisme » sous des aspects troubles, empreints de culpabilités ou de ressentiments dont la purgation n'avait pas eu le temps de s'accomplir ? Si bien que s'imposait encore une certaine réticence et la prudence de censurer une parole mal libérée du passé, en la laissant refouler, recouvrir par la rumeur d'ambiance sécurisante du super-marché capitaliste.

Sauf exception. Et ces observations trop schématiques n'ont pour but que de planter un décor autour de l'image hors normes que nous osons ici proposer à la réflexion. Cueillie en marge, littéralement à la frontière des époques et des systèmes, elle n'use d'aucune technicité communicationnelle particulière et néglige les standards éprouvés dans son créneau publicitaire. On peut la qualifier dès l'abord d'éclosion non convenue, candide, jaillie par mégarde d'une nappe onirique profonde et continue qui serait nourricière de la psyché commune. Pour être spontanée, elle n'en est pas pour autant simplette, mais elle invite à une lecture complexe - à la manière de l'art baroque, dont les chefs-d'œuvre proches du lieu où nous nous rendons, sous une apparence de fatras par accumulation, cachent une manière héroïque de survivre en composant avec le chaos.

L'image en son contexte

Passant d'Allemagne franconienne en République tchèque, nous avons noté, sitôt franchie la frontière, une récurrence de panonceaux annonçant au touriste ou au frontalier en goguette la possibilité de prendre PENSION, voire de profiter - NON-STOP - à toute heure, de certaines facilités érotiques. Celles-ci étaient discrètement symbolisées par des cœurs - cœurs fessus, callipyges - dont la teinte incarnat proclamait l'extrême tendresse. Ainsi, au rythme décousu de l'habitat rural sur cette plaine grise jonchée de kiosques à bière, entre les enclos peuplés d'escouades de *Gartenzwerge*, nains jardiniers chers au petit bourgeois allemand, l'on discernait en ce petit matin mille et une invites à la consommation charnelle. Adornant le pignon d'une villa lépreuse, ou d'une chaumière recrépie dans des tons Disneyworld et Las Vegas, elles constituaient un signe clair : la Bohème s'éveillait aux miracles et aux mirages de l'aube post-communiste.

Ce poudroisement d'enseignes n'aurait peut-être pas retenu davantage notre attention s'il ne s'était soudain condensé en une composition dont le cliché ci-contre demeure le témoin fiable :



Au tournant de la route, adossée à deux lots de parpaings de ciment, le corps inférieur d'un mannequin de boutique aux jambes livides gainées de bas de laine et chaussées d'escarpins, appelait, par une flèche écarlate braquée en travers de ses cuisses, à gagner une maisonnette à gauche sur le toit de laquelle un écriteau noir et rouge sur fond blanc se lisait : PENSION - EXTASE - NON-STOP. Le tout signé d'un gros cœur et contresigné d'un plus petit.

Il nous a aussitôt semblé qu'en ce message littéralement trivial, décoché par l'annonceur local vers la libido du passant, gisait un sublimé archétypal propre à ouvrir pour nous la perspective européenne.

La famille ou la veuve qui, peu après l'ouverture historique de la frontière tchécoslovaque à l'Occident, eut l'inspiration de donner ce label à ses chambres d'hôtes, disposait, semble-t-il, de plusieurs éléments. D'abord, d'une maison, modeste mais solide, au toit de tuiles noircies par la suie de lignite maigre dont on se chauffe, démontrant justement par là que, close à la pluie comme au vent et alimentée des calories nécessaires, la demeure comportait quelques chambres où des hôtes pourraient prendre leurs aises en froide saison. Cette famille, ou cette veuve, disposait en outre d'un vivier suffisant de jeunes personnes recrutées localement, voire dans la parentèle, prêtes à contribuer par tout ou partie de leur complexion à faire atteindre au client sous l'une ou l'autre forme l'EXTASE promise par l'enseigne. La veuve ou la famille disposait enfin d'un concept commercial opérationnel nommé NON-STOP.

Ailleurs honoré du titre de « libre-échange », ce concept était de sens diamétralement contraire à celui, par nature astreignant et limitatif, imposé plus de quarante ans par l'État socialiste. Fort d'une longue expérience de la proche frontière, dont les barrières symbolisaient le STOP dans son acception la plus radicale, il ne se bornait pas à suggérer la levée exceptionnelle de la clôture, voire son ouverture alternée sur le mode binaire, mais affirmait son inversion. En effet, le NON-STOP ne substitue pas la permission à l'interdiction : il bascule d'un seul coup en une interdiction contraire, suggère une irrésistible dynamique perpétuelle - celle qui anime l'entreprise dans une économie de marché libérale digne de ce nom. Il n'y a de borne ni à la demande escomptée, ni à l'offre qu'on lui oppose, ni à l'expansion du chiffre d'affaire, donc du profit qui en découle, et cela aussi bien dans la matérialité du rapport financier que dans l'immatérialité des rapports de jouissance à en attendre. Corrélativement, NON-STOP exprime le refus de principe de toute structuration du temps qui rompe la cadence ou l'élan, lui opposant des conditions d'horaire administratif ou syndical, au risque pour le client de trouver - en quelque heure ou lieu que ce soit - maison close.

NON-STOP se pose ainsi, en termes économiques et anthropologiques, comme radicalement rebelle au rythme sabbatique qui syncope la semaine au nom d'un devoir de repos transcendantal. Il suggère au contraire que l'activité productive et/ou consommatrice dont il s'agit se situe dans un continuum érotico-économique dont le temps planétaire n'est même plus l'un des principes organisateurs. Ni jour, ni nuit ne tiennent. En cela, le NON-STOP est encore conforté par le titre de la pension - EXTASE - dont il est clair que le programme serait irréalisable sans dépassement des contingences et durable affranchissement des pesanteurs.

Ici donc, à l'entrée de ce petit domaine familial, hospitalier, et abrité des intempéries extérieures, était promise au voyageur la grâce, à chaque instant renouvelable ou perpétuable sans entropie, d'une issue à sa situation - EX-STASE : stase hors du con-texte - dont aucune interruption, aucune panne, aucun stop ne briserait l'essor... Pour autant qu'il dépende de la compétence et de la responsabilité de la maison.

Par qui était formulée cette promesse édénique et à qui s'adressait-elle ? Par une famille, ou une veuve (l'hypothèse de la veuve nous est chère) au terme de quarante années de communisme tchèque. L'hypertrophie de l'offre comme la démesure du profit attendu, découleraient donc de la récente rupture de ce long carême ? Sans aucun doute. Et plus encore de l'idée qu'on se fait, ici et dans ces conditions, de l'idéal consommateur. De lui, on peut brosser un portrait, emprunté à la mémoire même de la patrie communiste.

Car on est à deux pas du rideau qui la séparait d'Allemagne de l'Ouest, sur un des axes stratégiques par où, depuis quarante ans d'après-guerre, revanchards germaniques et impérialistes américains complotaient leur imminente invasion. D'où les précautions prises : les routes, au demeurant étroites et défoncées, ne figurent sur aucune carte ou dans des configurations aberrantes et trompeuses, à des échelles impropres, sous des légendes faites pour brouiller les plans de l'adversaire. Au reste, sur chaque crête, dans chaque creux, au coeur de chaque taillis et sous chaque accident de relief, on a, tout ce temps-là, camouflé des unités tactiques équipés et entraînés pour harceler l'avance des agresseurs, dissoudre devant eux tout repère, les enliser sur les contours précis du champ de mines dont il n'y aurait plus qu'à commander l'explosion.

Voilà sur quel terrain et à quels identiques clients était proposée aujourd'hui, par un art renouvelé de la guerre, l'EXTASE NON-STOP. D'où notre présomption que le propriétaire de la pension ne saurait être que la veuve d'un ancien petit gradé de l'Armée du Peuple, honnête garde-frontière sauté par malheur sur une mine folle. L'accident en service commandé lui valant d'être pensionnée, la veuve a transféré aussitôt le titre de PENSION à son toit conjugal, devenu monument funéraire compensatoire. Et ce travail de deuil épousa fidèlement la stratégie clausewitzienne : Éros continue Thanatos, le commerce d'amour « poursuit la guerre par d'autres moyens ».

Aux Bavares transhumant vers les sources écumantes de Pilsen, il propose, moyennant leur allègement de quelques marks, la fusée qui les placera, au passage et NON-STOP, sur l'orbite exponentielle de l'EXTASE. L'ancien Allemand des Sudètes innocemment revenu en pèlerinage essuiera sans douleur, sous ce camouflage, le camouflé d'une nouvelle ex-pulsion...

La nymphe attend son rapt

Approchons enfin de notre mannequin. Sa dégainée tronquée ajoute au message du panonceau la proximité charnelle du témoignage. Au bord de la chaussée, à la cime d'un embranchement de routes littéralement trivial, ses jambes dessinent à leur tour une confluence dont le sommet, cette fois, serait le sexe. La demi-fille, nue - bien que ses bas de laine expriment l'attention maternelle à l'égard de son effigie de collégienne tapineuse - la demi-fille bande innocemment la flèche rouge tumescence d'Eros vers la PENSION où son autre moitié, peut-être, devant le fourneau se prélassa. Elle n'assure ici que le préliminaire. Le discours qu'elle tient, quoique légèrement décousu, organiquement, indique assez l'idée qu'elle cultive de ses clients.

Elle ne la leur fait pas au sourire, à l'oeillade, au geste aguichant ; même un décolleté béant serait en pure perte. Il n'y a, d'après elle, rien à concéder à ces occi-badauds conquérants quant aux dérives supérieures de l'imaginaire. Ce sont gens pressés, voués au NON-STOP permanent, à qui la diversion ne sourit guère. Il importe au contraire que dès l'abord, sitôt négocié le tournant, l'objet proposé à leur désir soit clair. C'est, à l'intersection des jambes blanches du mannequin et sous la flèche, l'emplacement vide voué au sexe. C'est là que ça se tient. Pour que l'ellipse soit parfaite, il aurait peut-être fallu couper cette fourche du reste, ne laisser que l'amorce des cuisses sous un bout de tronc ; mais les jambes sont pratiques : elles surélèvent, désignent ; elles ont des pieds qu'on aurait dû inventer de toutes façons. Plutôt que de jucher l'*inter-sexion* à louer sur des tréteaux, on l'a laissé sur pieds. Simplement, par humanité vestigielle - la veuve est bonne mère - on lui a enfilé des bas de petite laine. Mais la denrée offerte l'est par la flèche qui, du lieu asexué, renvoie à la PENSION où ÇA se tient.

ÇA se tient donc là-bas ? Sans doute. Avec le reste ? Le haut du corps, les seins, la cou, la tête ? Qu'importe ! Ces accessoires échappent au contrat NON-STOP. ÇA est en bas : l'EXTASE. L'extase se fait par en bas contractuellement. C'est l'idée cohérente que se fait la Bohémienne (veuve tchèque et non gitane, évidemment), c'est l'idée de synthèse que cette rurale récemment libéralisée se fait de la consommation du sexe à l'Ouest. Elle a identifié la chose - cette *occipute* - et garanti les conditions expéditives à son maniement. Ici, dans la psyché de l'Europe à peine entr'ouverte, se déchiffre la nature du désir monnayable en Occident. Fric-frac, voyez qu'elle est fraîche ! L'argument commercial tient debout.

Foutu contre le tas de parpaings attestant au passage la vaillante reconstruction de quelque domicile privé sur terrain individuel, cet hypocorps blessé affiche la victoire du totalitarisme commercial de l'Occident. En gros comme en détail, la citoyenne de l'Est ne l'envoie pas dire à ses clients : pour des Westmarks, ils consommeront le con, le cul, mais pas la tête.

Envoi

Triviale, cette vérité n'est pas administrée par quatre chemins - Pascal imputerait le contraire à notre angélisme de bête – or voici qu'elle conduit à la plus sublime exégèse...

Le trivial dérange et rassure à la fois, il donne une nausée qui dispense d'avoir faim ; c'est un formidable substitut à la sainteté, comme le savait le Léon Bloy de l'*Exégèse des lieux communs*. Ainsi nous sommes-nous divertis d'amour vénal et de désir charnel, d'histoire idéologique et d'argent, voire de veuvage en Bohême, à peu de frais, basement, comme si nous entendions quoi que ce soit à ces choses-là. Nous en avons traité avec des raisonnements tissés de déraisons - comme un cafetier louche mouille le café pour ne pas diminuer sa recette. Tout ne tenait que par l'adjonction de prothèses et d'insinuations. Et le sujet s'y prête : comment parler prostitution sans ricaner du coin des lèvres, comment dire le sexe et sa force de vente sans dérision ? Ces grincements obscènes traduisent la défaillance de nos discours, noient les mots de notre âme à force de copules, suppléent à notre débandade devant le mystère.

Or le seuil est franchi, le ricanement s'apaise, voici l'évidence à partir de laquelle, dissipant illusion sur illusion, nous atteignons le large... de l'Océan par où fut de Zeus ravie la nymphe Europe.

Par précaution, consultons la boussole zodiacale inscrite en clair dans notre image (car cette bohémienne était astrologue !). Évidemment, le tronc est sectionné au niveau du diaphragme, fléau de la Balance, où Vénus prend ses aises et séduit. Puis la flèche jaillit du bas-ventre, en Scorpion, où Mars pointe et blesse. Enfin, elle est bandée en travers des cuisses, au Sagittaire, où règne Jupiter-Chiron, le centaure. Même réduite à ce bas-quartier, la collégienne qui nous renseigne ne carotte pas sur son enseignement ! Par ces trois signes, elle dit tout ce qu'on peut savoir de l'amour et du sexe à travers les planètes maîtresses : Vénus-image, Mars-action, Jupiter-règne. La première s'offre, le second prend, le troisième harmonise.

C'est toute l'histoire d'Europe. Sera-t-on jamais capable d'inscrire dans une Constitution ce qui est si clairement gravé jusque dans son nom ? *Eu-ropé* : la bonne prise, la bien prise. Voyez-la, cette bien ravie, la nymphe qui espère son taureau ravissant et d'avance aime son ravisseur. Il nous plaît de lire l'illustration proposée par la veuve institutrice et gouvernante de l'espace PECO, comme l'aveu que le mythe, même et surtout drapé des oripeaux crasseux de nos petits commerces, érige sa vérité dans un espace éternel.

La Vierge, mutilée par tant d'années de guerres, tombée sous le tranchant rideau Est-Ouest, bien sûr, c'est notre Europe. Et qu'elle attend – d'Orient en Occident et à l'inverse - les épousailles qui rendront à son âme méconnue une

LES ORIENTS D'EUROPE

chair pacifiée, voilà qui est plus dignement exprimé en cette bordélique invitation tchèque que par tous nos racolages et nos chantages communautaires. Dans un premier mouvement du corps et du coeur qui ne trompe pas, elle place la renaissance de sa liberté du commerce - et sous sa métaphore sexuelle, pourquoi pas ? - à la merci- miséricorde de la *Domna* de *fin'amor* et des troubadours du *dolce stil nuovo*.

Cette Tchèque affranchie - une Dame à la Licorne - tend au Couchant son miroir grotesque. Y découvrira-t-il le mystère d'extase ? De quelle monnaie payer a-t-il - «A mon seul désir!» - l'Assomption de la Vierge ?

Lecture qui n'empêchera pas les proxénètes d'exploiter, d'avance dénoncées, leurs cruelles filières balkaniques, les technocrates de convenir entre amis que la Communauté traite les candidats à l'entrée comme des bas-morceaux. Et les politologues des profondeurs, s'il en est, de lire dans la parabole du Non-stop la marche nuptiale de la libido markettiste avec le progressisme régressif.

Libre au lecteur d'enrichir l'exégèse de cette image tronquée, dérisoire, pieuse ou scabreuse à son goût, glanée à fleur d'histoire, un petit matin de printemps 1995.

Luc de Goustine

La culture politique tchèque du point de vue de l'anthropologie politique

Petr Skalník

maître assistant en anthropologie sociale à l'Université de Pardubice (Bohème de l'Est), a enseigné à l'Université Charles de Prague, ainsi qu'à l'Université du Cape Town, de Leyden et Komensky de Bratislava. Il est l'auteur d'une dizaine de recueils, dont le dernier *Politická kultura : antropologie, sociologie, politologie* est sous la presse. Il a publié en 1993 *The Early Writings of Bronislaw Malinowski* à Cambridge University Press (avec R. Thomson), et en 1989 *Outwitting the State* à Transaction Publishers. En 1992-96, il était ambassadeur de la République Tchèque au Liban. La présente étude a pu être réalisée grâce à la subvention (grant N° A8111001) de la « Grantova agentura Akademie ved Ceske republiky » dans le cadre du programme de recherche « La culture politique à l'époque de transition vers la démocratie dans les pays aux conditions historiques et sociales différentes ».

■ 1 Cf. Skalník 2000 : 65 et Skalník 1983 : 27, note 4.

■ 2 Elkins, David J. and Richard E.B. Simeon (1979). A cause in search of its effects, or what does political culture explain? *Comparative Politics* 11(2): 127.

■ 3 Inglehart 1988.

■ 4 Brown 1984 : 1 ; Skilling 1984 : 118.

■ 5 Cf. Skalník, 1999b.

Cette contribution est une tentative pour situer la culture politique tchèque contemporaine par rapport à l'évolution européenne et mondiale.

Du point de vue de l'anthropologie politique, la culture politique est un phénomène social semi-autonome et constitué par consensus, dont le caractère conservateur peut faire obstacle à la démocratie dans les pays où a longtemps sévi un régime totalitaire ou autoritaire. C'est l'ensemble des valeurs, attitudes et pratiques habituellement héritées du passé, qui infléchissent le devenir des processus politiques¹.

La culture politique subit sans aucun doute des changements, mais d'ordre plus lent que la politique quotidienne et l'économie d'un pays, d'une région ou d'une collectivité. Elle appartient à l'idéologie collective et non aux instruments tactiques de la politique. Les acteurs politiques qui sous-estiment cette culture, n'en tiennent pas compte et ne s'efforcent pas de la faire évoluer en accord avec leurs objectifs courent à l'échec. Comme le proverbial boomerang, la culture politique subvertira leurs efforts pratiques, ceux des partis, des mouvements, et les initiatives les plus démocratiques, pour les renvoyer à leur point de départ. La culture politique, jadis considérée comme un des concepts « les plus séduisants et les plus populaires »² de la science politique, est aujourd'hui de retour sur le champ académique, peut-être justement en raison de son sous-emploi en science politique³.

Reconnue ou non, la culture politique est à l'œuvre dans toute activité politique. Son concept, passé à l'origine de l'anthropologie dans la science politique⁴, après de longues tribulations revient maintenant dans l'anthropologie ; celle-ci met l'accent sur la recherche de terrain, où l'observation des pratiques permet de tester les hypothèses quant aux attitudes et aux valeurs. L'anthropologie politique ne s'enferme pas dans des régions culturelles ou des civilisations mais procède à la comparaison de situations apparemment sans commune mesure et éloignées dans le temps et dans l'espace⁵. Elle établit les uni-

versaux de la culture politique à partir de l'étude de cas particuliers sans supposer l'existence de cultures circonscrites, tribales, nationales, corporatives ou locales. Les cultures, pour autant qu'on puisse en parler au pluriel, sont toujours des champs sociaux semi-autonomes, reliés au monde environnant des relations sociales.

La société contemporaine, marquée par une globalisation rapide, est sujette à des processus contradictoires d'uniformisation et de particularisation, notamment au niveau des idéologies politiques. C'est pourquoi l'anthropologie analyse aussi les mythes politiques. En ce qui me concerne, j'ai accédé au concept de culture politique spontanément, quand je fus confronté à la nécessité de comprendre la spécificité du *naam* ou de la chefferie dans le Ghana du Nord, où je faisais des recherches de terrain sur les structures politiques néo-traditionnelles et leurs rapports avec l'État ghanéen moderne⁶.

Le postcommunisme et la culture politique

C'est évidemment la chute des régimes communistes en Europe centrale et du Sud-Est qui a accéléré la décomposition de la Yougoslavie et de l'Union soviétique et rallumé la flamme presque éteinte de la démocratie dans le monde extra-européen. Elle adressait aussi un avertissement aux démocraties occidentales, les incitant à mieux veiller à la qualité de leurs partenaires qui, dans le monde, se déclarent pour la démocratie, la liberté et les droits de l'homme. Cet événement a du même coup révélé l'importance de la problématique de la culture politique. Car, si tout le monde parle de démocratie et des valeurs susmentionnées en termes d'objectifs stratégiques, dans le concret des pays, régions, groupements sociaux ou locaux, il apparaît de plus en plus que le même concept peut, au gré de la culture politique dominante et d'un lieu à l'autre, être interprété d'une façon très différente, voire contradictoire. La pratique du soi-disant « post-communisme »⁷ n'est visiblement post-communiste que parce que certains éléments de la culture politique de la période communiste y sont actifs et se sont adaptés à cette période transitoire. La durée de la transition dépendra probablement de la force de conservation et d'adaptabilité de la culture politique.

Le constat s'impose de plus en plus – du fait de la résistance au changement de la culture politique communiste et post-communiste, mais aussi des évolutions extra européennes – que la prétendue « démocratie occidentale » est un phénomène social variable en fonction des histoires récentes ou anciennes, qui donne des caractéristiques différentes aux processus politiques dans chaque pays occidental. Dans les pays non européens – à l'exception des États-Unis, du Canada, de l'Australie et de la Nouvelle Zélande – l'instauration de la démocratie et de la liberté procède, non seulement à partir de la culture politique de chaque pays, régions ou groupes sociaux particuliers, mais aussi, non

■ 6 Skalník 1983, 1989, 1996a, 1996b.

■ 7 Dans la littérature occidentale, on rencontre souvent aussi le terme du « post-socialisme » (cf. Anderson and Pine 1995, Bridger and Pine 1998, Burawoy and Verdery 1999, Verdery 1999, De Soto and Dudwick 2000, Hann 2002).

sans une certaine analogie avec celle des pays post-communistes, avec un succès très incertain. Cela veut dire que, tant que ne s'est pas créée une synthèse entre les valeurs et les attitudes démocratiques importées et la culture politique locale, y compris les traditions démocratiques non-occidentales, un retour vers une politique non démocratique reste possible.

Les modèles populaires de la culture politique tchèque

Il est caractéristique que la plupart des personnes interrogées en République Tchèque comprennent par « culture politique » sa présence ou son absence chez les politiciens, mais qu'il ne leur vient presque jamais à l'esprit qu'elle appartient au peuple tout entier. En effet, la qualité de cette culture chez la population adulte détermine pour une large part la qualité de la culture politique des hommes publics.

Dans le cadre de mon cours d'anthropologie politique à la Faculté des Sciences sociales en automne 2000, j'ai invité mes étudiants à poser dans leur entourage à deux personnes au moins la question : « Qu'est-ce que la culture politique pour vous et comment pourrait-on ou devrait-on l'améliorer dans notre pays ? » La plupart des réponses concerne la culture des hommes politiques : s'ils sont polis, tiennent parole, remplissent leurs engagements, etc.. Les sondés évaluent souvent la culture politique ainsi conçue de façon négative. Quant à sa vocation à englober la société, une dame interrogée reproche aux politiques de préférer leurs intérêts partisans au bien commun. Un homme pense que la vérité est le fondement de la culture politique. Tous deux sont sceptiques quant au pouvoir des citoyens d'influer sur la culture politique. D'autres s'en font une représentation idéale : policée, franche et non-conflictuelle.

Une étudiante, se référant aux types de culture politique trouvés dans le *Dictionnaire de Sociologie*, admet que, dans notre pays, c'est la culture de participation qui domine, et pense en même temps que « le modèle participatif selon lequel chacun disposerait de la même part de pouvoir est au fond utopique... Les grandes sociétés contemporaines nécessitent un pouvoir centralisé, qui mène à une société oligarchique et non démocratique. » Une autre, adonnée aux études territoriales internationales, pense que, si chaque société menant une vie politique fait preuve d'une certaine culture, chez nous, celle-ci n'existe pas ou du moins « ne jouit d'aucun crédit auprès des citoyens... Les politiques croient qu'une fois qu'ils sont élus, les citoyens n'ont plus rien à leur dire sur les affaires du pays. Les citoyens n'ont aucune confiance en la politique et dans les hommes politiques... Le problème, c'est la petitesse tchèque. » Une étudiante en journalisme intègre à la culture politique les attitudes des électeurs mais constate le faible développement de la société civile, dont les politiques n'acceptent qu'avec réticence l'intervention « parce qu'elle leur lie les mains et les empêche de monopoliser la politique. ».

Un homme de trente ans envisage la culture politique comme « mode de collaboration entre politiciens sous forme de discussion et d'écoute mutuelle », tandis qu'un autre (21 ans) y voit surtout « les relations des hommes politiques aux électeurs » dont ils devraient promouvoir les intérêts avant les leurs ou ceux des entreprises qui les soutiennent. Selon deux jeunes diplômés, « ce sont les hommes politiques qui créent une certaine culture politique par leur présentation et leur comportement les uns vis-à-vis des autres. »

Selon une enquêtrice, la démocratie représentative convient aux électeurs comme aux hommes politiques quoique elle-même reconnaisse s'être plusieurs fois abstenue d'user de son droit de vote. Un employé de bureau (42 ans) affirme : « La culture politique en République Tchèque, c'est une catastrophe » et ajoute : « La culture politique existe dans les pays où elle a pu se développer sans interruption pendant les siècles : des pays riches, où les gens n'ont pas peur de s'engager, de se manifester en public. » De même, une étudiante de 21 ans oppose l'Occident à la République Tchèque : « Je n'ai aucune illusion sur la culture politique. En Occident, les hommes politiques se comportent autrement, avec plus de respect pour les citoyens, moins de mépris. » Scepticisme partagé par une étudiante de 23 ans : « Le niveau de culture politique en République Tchèque n'est pas bien élevé. Quand j'entends s'exprimer des hommes politiques, je ressens un mélange de stupéfaction et de honte que ce soit nous qui ayons élu "ça" ». Très direct, un ouvrier qualifié de 52 ans répond : « La culture politique, c'est-ce que nous n'avons pas. » L'enquêtrice ajoute que la faute revient aux hommes politiques autant qu'aux électeurs. L'opinion « ne se soulève pas » contre le cumul des mandats, par exemple, ou contre les vols commis par les politiques. Une autre étudiante considère la culture politique comme « un dialogue entre la coalition au pouvoir et l'opposition, ou au sein de la coalition, une confrontation distinguée entre tous les hommes politiques, sans attaques personnelles, ni demi-vérités, ni tentatives pour tromper le citoyen. Cela concerne les médias. » Son interlocutrice tombe d'accord avec elle mais le suivant voit dans la culture politique « le degré de participation du citoyen en politique et sa conscience de l'action politique dans son pays ». Un bachelier de 20 ans la définit clairement : « Politesse, honnêteté, pas de boue, être corrects les uns envers les autres et envers les électeurs. J'ai parfois l'impression qu'ils nous crachent à la figure, par exemple ce Zeman et Klaus. »⁸

Comment l'améliorer ? « Plus de transparence, mais il faudrait une pression beaucoup plus grande des citoyens, ils doivent dire clairement aux politiques qu'ils ne sont pas contents. » Une titulaire du baccalauréat (48 ans) se plaint de la grossièreté des hommes politiques entre eux. Un étudiant d'économie (23 ans) évoque « le niveau culturel des hommes politiques, leur moralité, leur éthique et leur sens de la compassion ». Une comptable de 50 ans rêve du comportement civil d'hommes publics qui ne mentent pas, réalisent leur programme et ne s'adonnent pas aux manipulations politiciennes : « ils doivent se

■ 8 Milos Zeman, ex-premier ministre 1998-2001, ex-président du parti Social-démocrate, connu pour son style très vulgaire en politique, Vaclav Klaus, leader du Parti civique démocratique (libéral-nationaliste), premier ministre 1993-1998, élu début 2003 par le Parlement Président de la République après des élections mouvementées à plusieurs tours. Il fut le principal promoteur du programme de privatisations qui – dit-on – ont substantiellement enrichi les principaux cadres de son parti. (Note du traducteur)

comporter avec culture, c'est-à-dire ne pas abuser de leur position et ne pas toucher de l'argent dans différents conseils d'administration mais s'occuper des gens. » L'enquêtrice souligne son accord : « Chez nous, on a vraiment l'impression que les députés font ce qu'ils veulent "là-haut" ; nous les avons élus, et ils nous gouvernent comme si notre tâche était accomplie et que nous n'avions plus qu'à les laisser faire. » Une vendeuse de 42 ans considère l'expression « culture politique » comme contradictoire parce que la politique n'est jamais cultivée : « En politique, la corruption et les escroqueries sont fréquentes... C'est "à qui c'est qui va gagner". Mais, au dehors au moins, ils pourraient se comporter plus poliment ; par exemple, avoir de bonnes relations avec les journalistes, les médias. »

Un chômeur de 21 ans envisageant d'entrer à l'Université définit la culture politique comme les lois implicites de la politique et pense que tout le monde gagnerait à être plus cultivé. Son enquêtrice appelle culture politique « l'action et le comportement des personnes qui évoluent sur la scène politique » et juge qu'il leur manque à tous l'éducation de base.

Une étudiante (19 ans) affirme que la culture politique est « un degré qu'on n'a pas encore atteint chez nous. En République Tchèque règne plutôt un chaos politique et, sauf exceptions, les politiques sont des profiteurs, » Un ouvrier qualifié de 42 ans entend que « tant que les hommes feront de la politique, on ne pourra parler d'élever le niveau : les gens veulent surtout assurer leur existence et ne s'occupent guère des autres. » Un chargé de cours à la Faculté de Philosophie de 36 ans préconise « le respect de règles de politesse qui devraient être valables aussi en politique. » La politique est pour lui un jeu dont la culture politique devrait garantir la transparence, avec des programmes concrets. Selon un étudiant en histoire, la politique n'a jamais été liée à un comportement cultivé, « parce que les députés "Jeunes Tchèques"⁹ tapaient sur les bancs de la Chambre à Vienne et soufflaient dans des trompettes, les députés de la Première République volaient et se battaient entre eux, les communistes se passaient de tout débat... Pourquoi se plaindre des menteurs cultivés et des poseurs narcissiques d'aujourd'hui... ? Les hommes politiques sont les mêmes que ceux qui les conspuent dans les troquets en buvant de la bière, sauf que ces buveurs de bière n'ont pas la chance de pouvoir faire autant de conneries ». En politique, il manque, selon lui, tout ce qui définit la culture : l'ouverture, la vérité, l'honnêteté et le fair play.

■ 9 « Jeunes Tchèques » - le parti politique tchèque le plus important dans les années 1880-1900 du Parlement de l'Empire à Vienne. L'émancipation nationale des Tchèques à l'égard des germanophones constituait une part majeure de son programme. (Note du t.)

Le premier dénominateur commun de ces réactions est leur extraordinaire scepticisme quant à l'existence même d'une culture politique dans la situation de l'après novembre 1989 tchèque. D'autre part, sauf exception, tous les participants considèrent la culture politique comme le problème des hommes politiques et non de la société toute entière. Dans l'enquête, la question succédait à une autre leur demandant si, d'après leurs impressions de campagne électorale,

ils imaginaient une possibilité de démocratie directe en République Tchèque. Il est significatif que ni les répondants, ni les étudiants d'anthropologie politique qui ont posé les questions et évalué les réponses n'ont relié logiquement les deux questions.

En conclusion, les hommes politiques devraient être polis, cultivés et responsables, mais rien ne dit qui devrait les y obliger. Or la culture politique n'est démocratique que quand elle concerne l'ensemble du peuple (même si cela paraît un peu « démagogique ») et quand les gens exercent réellement un pouvoir. Le peuple ne gouverne pas seulement à travers les élections mais par une vigilance et une responsabilité qu'il manifeste en permanence, même entre les scrutins, par la presse, Internet, et des manifestations de masse devant le Parlement. Le problème principal de la culture politique tchèque est sans doute l'évolution insuffisante de la société civile, comprise comme collectivité politiquement active et pas seulement comme ensemble des organisations non-gouvernementales et des initiatives civiques. La spontanéité des manifestations n'est pas le symptôme d'un manque de culture politique mais plutôt du contraire : le comportement de citoyens cultivés, confiants en eux-mêmes.

La résistance de la culture politique communiste

En Tchécoslovaquie, et surtout dans sa partie occidentale nommée depuis 1993 République Tchèque, le démantèlement du régime totalitaire dominé par les communistes s'est fait sur le slogan du retour à l'Europe et à la démocratie. Personne ne s'est rendu compte qu'on ne peut se baigner deux fois dans le même fleuve. Les dissidents les plus circonspects, fondateurs du Forum Civique, partant de la critique des manipulations politiciennes qui ont marqué la Première République, voulaient une politique qui ne soit pas liée aux partis mais la libre expression de la société civile active. Mais d'autres, presque aussitôt après la chute du régime, ont fondé le Parti Social Démocrate. Les technocrates qui, non sans arrières pensées de profit, s'étaient d'abord joints aux dissidents apparents vainqueurs, ont créé, à peine un an et demi après, le Parti Civique Démocratique (ODS) et se sont ouvertement déclarés pour une démocratie représentative considérée comme l'expression idéale de la démocratie libérale. Ce processus a culminé lors de la partition hâtive de la Tchécoslovaquie et de la ratification plus hâtive encore de la nouvelle Constitution de la République Tchèque par les députés du second ordre du Conseil national tchèque d'alors¹⁰. Cette constitution est née sans discussion approfondie en plaçant plus ou moins la Constitution tchécoslovaque de 1920. A cette époque prévalait encore sans conteste l'appel au retour à la démocratie dans la continuité de la première République Tchécoslovaque.

Cependant les hommes politiques et le public, à l'exception d'une petite minorité, n'avaient pas connu la Première République et, sous les sédiments de

■ 10 Au moment du partage, l'Assemblée fédérale s'est trouvée dissoute, puisque la fédération n'existait plus), et le Conseil de la République tchèque, jusqu'ici considéré comme une chambre à caractère « régional », s'est retrouvé corps législatif unique du nouveau pays. (N. du t.)

cinquante ans de régimes totalitaires et semi totalitaires, peu nombreux étaient ceux qui mesuraient le problème des coalitions instables, de la politique opaque des « Cinq »¹¹, de la sacralisation de la personne du Président, et surtout de la domination de la vie politique par les partis, loin au-dessus du peuple et de la société civile¹². C'est ainsi que, depuis 1993, nous avons, à la place d'une véritable démocratie populaire¹³, une démocratie représentative qui, en pratique, entérine l'hégémonie des leaders des partis. A l'intérieur des partis, ne règne ni démocratie représentative, ni démocratie directe, mais la dictature de leaders omniscients et tout puissants. Moyennant des élections libres, c'est la loi de fer de l'oligarchie de Michels qui règne actuellement en République Tchèque à la place de la volonté du peuple.

■ 11 Dans la vie politique très émiétée de la Première République (régie par le suffrage à la proportionnelle intégrale), la coalition des cinq « grands » partis tchèques (allant des sociaux-démocrates jusqu'au conservateurs nationalistes) était très souvent au nement. Elle avait ses propres organes de consultation non publiques qui prenaient des décisions politiques importantes en dehors de tout contrôle démocratique. (N. du t.)

■ 12 Cf. Holy 2001.

■ 13 Le projet communiste et la pratique de la « démocratie populaire » étaient des caricatures puisqu'il ne s'agissait ni du peuple ni de la démocratie mais d'un pouvoir illimité, certes « confirmé » par le peuple, de l'élite du parti communiste. Dans le monde actuel post-communiste, ou dans le « tiers monde », on entend de plus en plus souvent la revendication que la démocratie devienne « popular democracy » parce qu'il apparaît que la démocratie formelle, mécanique, est insuffisante pour les citoyens (Ake 1996 ; Gellner 1998 ; Skalník 2001c).

■ 14 Haraszti 1999.

■ 15 Ladislav Holy : 2001.

■ 16 Dans la bataille de la Montagne blanche en 1618 les États insurgés tchèques, constitués en écrasante majorité de nobles protestants, ont perdu contre les Impériaux. Dans la recatholicisation et de la germanisation qui ont suivi, le pays a perdu toute son élite politique traditionnelle. (N. du t.)

■ 17 Gellner 1994 : 134.

La culture politique a-t-elle un rapport avec tout cela ? Je le crois bien. Dans les analyses tchèques, on rencontre souvent l'opinion que le problème principal du postcommunisme tchèque vient du « velours », c'est-à-dire du fait que les communistes ont reculé mais continuent de nous gouverner d'une façon occulte. Miklos Haraszti appelle cette transition particulière la « *handshake transition* »¹⁴. Or je ne pense pas que ce soit le fond du problème. Ce serait plutôt que la culture politique communiste a pénétré le cœur de la société et de chaque individu à tel point que les hommes politiques d'après novembre ont beau avoir sans cesse la démocratie à la bouche, ils ne se rendent pas compte que lorsqu'ils volent ou tolèrent le vol, le citoyen se sent aussi impuissant que sous le communisme ou conclut avec cynisme que l'homme ordinaire n'a de toute façon jamais droit à la vérité. La devise du Président Masaryk « ne pas avoir peur et ne pas voler » reste encore un idéal lointain.

La culture politique tchèque est donc faite de sédiments complexes et disparates. Non seulement le sédiment de la première République Tchécoslovaque a été transformé par le totalitarisme brun et la période communiste, mais encore l'absence d'attitude critique à l'égard de ce « démocratism » en a renforcé les aspects arbitraires comme la fameuse « servilité de clocher » que Jan Patocka a désigné (1992) comme le principal problème tchèque. Ne nous y trompons pas : la culture politique pré-totalitaire n'était pas participative mais, suivant les termes d'Almonde et de Verba, une culture de sujétion et de « chauvinisme paroissial ». Chez Patocka (et récemment chez Holy¹⁵) c'est le caractère national tchèque qui prévaut en arrière plan, un caractère forgé à l'époque qui suivit la bataille de la Montagne blanche¹⁶ : petitesse tchèque, figure du « petit Tchèque », caractère plébéien, et servilité.

Il ne s'agit pas, comme l'affirme avec justesse Gellner, du « *small is beautiful* » positif de Schumacher¹⁷ mais d'un patriotisme linguistique substitué au patriotisme territorial, de la primauté de l'égalitarisme niveleur et de ce qui divise les hommes, de la construction de la société par en bas, sans grandes visions ; en d'autres termes de l'esprit de clocher. L'analyse de Patocka est en

contradiction avec la conception de Masaryk selon qui ce serait dans le hussitisme¹⁸ qu'aurait débuté la revendication tchèque d'avoir une place dans le monde. Elle consisterait dans la priorité donnée à la liberté et à la démocratie face à l'obscurantisme et à la rigidité théocratique moyenâgeuse symbolisées par la monarchie des Habsbourg. Toutefois Masaryk s'est toujours heurté à la culture politique de ses compatriotes, plus proches du scepticisme de Patocka à l'égard du caractère national tchèque. En effet, le projet tchécoslovaque de Masaryk n'a pas survécu longtemps, entre autres à cause de sa croyance au « démocratisme naturel » des Tchèques et, par conséquent, de ses illusions quant à la fusion possible des cultures politiques tchèques et slovaques¹⁹.

Des politologues occidentaux se sont récemment penchés sur la culture politique tchécoslovaque. Gordon Skilling, distingué par le Président Havel, voit la question du pluralisme dans la politique tchèque comme une « dialectique de la continuité et de la discontinuité »²⁰. » D'une part il y aurait « un degré remarquable de continuité... au cours des sept premières décennies... c'est-à-dire de 1867 à 1938 », interrompu par Munich en 1938, qui a constitué « le tournant décisif dans la culture politique tchèque » suivi d'une perte progressive des qualités pluralistes et une croissance parallèle de l'autoritarisme²¹. Des auteurs comme Paul²² et Brown & Wightman (1977) croient que la continuité des valeurs politiques a persisté sous la surface, combinée au refus de la domination étrangère. Ce que Paul appelle « schweykisme », à savoir un mélange de collaborationnisme et de résistance en vue de la « survie »²³.

Les politiques et les politologues tchèques s'accordent sur le fait qu'après 1990 s'est produit chez nous un changement de système politique. Et il faut reconnaître que les partis et les coalitions se constituent, fusionnent et disparaissent librement. Mais une question mérite d'être posée : quel type d'homme s'engage dans ces partis ? Quelle culture politique y apporte-t-il et qu'en résulte-t-il quant au caractère de la politique ? Faute de nous poser cette question, nous serons incapables d'expliquer comment, malgré l'avertissement que constituaient les abus de pouvoir et les spoliations de biens publics sous la dictature communiste, des hommes politiques démocratiquement élus après novembre ont usé sans retenue de leurs informations et de leurs relations pour acquérir illégalement des biens immobiliers, abusé de leur mandat politique pour prendre la gestion des biens d'État privatisés, fait voter les lois et réglementations qui leur facilitent, à eux et à leurs familiers l'accès à des financements, légaux sur le papier, mais qu'ils ne comptent jamais rembourser. Ce sont les mêmes qui, déjà en fonction ou par l'intermédiaire de fonctionnaires de l'époque totalitaire, ont avec grand succès adopté le principe que ce qui appartient à l'État n'appartient à personne et qu'il suffit d'avoir l'adresse de se l'approprier. Dans le domaine proprement politique, cette attitude s'exprime par la maxime : « Donne-moi ta voix et je saurai quoi en faire. Si ça ne te plaît

■ 18 Le hussitisme était un mouvement de réforme religieuse de la première moitié du XV^e siècle qui a laissé le pays à 80% converti au protestantisme jusqu'à la Contre-réforme deux siècles plus tard. (N. du t.)

■ 19 Cf. Nosal 1998, Skalník 2001a, Williams 1997.

■ 20 Cf. Paul 1984 : 134.

■ 21 Skilling 1984 : 122.

■ 22 Op. cit..

■ 23 Skilling op.cit. ; p. 129.

pas, c'est ton problème ; tu dois te taire pendant quatre ans et regarder comment je gouverne et comment je dispose de la propriété publique. » Cette approche est possible pour deux raisons : 1) L'homme politique acquiert les voix à coups de promesses pharamineuses : « Dans deux ans, on aura un niveau de vie égal à l'Autriche » ou « D'ici l'an 2000, les salaires réels auront doublé ». 2) Le citoyen non seulement y croit et donne sa voix, mais accepte et même admire ces mensonges éhontés des hommes politiques, notamment quand ceux-ci ont acquis grâce à eux la popularité et la richesse²⁴.

Une nouvelle classe politique ?

Seuls des naïfs ont pu croire à l'avènement d'un temps de morale et de vertu en politique, d'un temps où le citoyen-électeur pourrait, grâce à la presse et à la liberté d'association, contrôler l'État et se faire le garant d'un jeu politique honnête. La grande majorité des citoyens n'a pas atteint le niveau d'une vraie société civile, ne connaît pas les principes méritocratiques de la vie en société et vit selon le principe : prendre le maximum et donner le minimum. Quelle culture politique peut exister dans une société où le prochain n'existe pas en tant qu'égal, où même les parents, voisins et collaborateurs se méfient les uns des autres, intriguent pour arracher un avantage, quitte à recourir au mensonge ? La réponse à cette question ne peut pas être seulement morale. Elle se formule avec plus de précision dans la langue de l'anthropologie politique. Il s'agit d'une culture politique de réciprocité asymétrique dans laquelle les partenaires ne sont égaux qu'en apparence et n'obtiennent pas la contre-valeur de leur mérite. Il y a pourtant bien réciprocité : les politiques font semblant de représenter les électeurs, même s'ils n'agissent que pour leur propre intérêt, et les électeurs font semblant de s'intéresser aux affaires publiques et de vouloir réellement y participer...

Igor Nosal, l'un des principaux spécialistes de la politique tchèque, démontre à partir de sa recherche sur la culture politique provinciale, que son caractère n'est pas participatif mais clientéliste. L'initiative politique est aux mains d'anti-élites peu nombreuses, qui se sont constituées ou reconstituées peu après la fin des démonstrations populaires de 89. La compétence et la conscience civique sont deux fois inférieurs à celles de pays occidentaux comme la Grande Bretagne, les Pays Bas ou l'Allemagne²⁵. Au niveau de l'État, une « nouvelle classe » s'est constituée, composée de technocrates « démocrates » - arrivistes politiques qui, dans les deux ans qui suivirent le changement de régime, ont expulsé du pouvoir les dissidents anti-totalitaires - et de souples managers recrutés la plupart du temps dans les « anciennes structures », parmi les cadres communistes. Cette alliance de peu de gloire s'efforce par tous les moyens de coopter les résidus des autres élites, intellectuels ou opportunistes politiques

■ 24 En comparaison avec la République sud-africaine la République tchèque marque un retard évident en ce qui concerne avant tout les paramètres d'explication avec un passé autoritaire et le développement de la société civile (Skalnik 1999a : 14).

■ 25 Nosal 1999a.

de type social-démocrate. La plus importante tentative de ce type, le « contrat d'opposition » entre démocrates civiques de droite et sociaux-démocrates de gauche²⁶, s'est soldé par un succès.

Le grand problème – provisoire, espérons-le ! – de la culture politique tchèque est l'inexistence ou l'existence rudimentaire de la classe politique. Dans les pays démocratiques évolués où cette classe existe depuis des décennies ou des siècles, se sont constituées à l'intérieur de cette classe des relations, des attitudes et des valeurs se rapportant à la politique – ce que l'un de nos sondés nomme « une culture politique positive ». Mais toute culture politique n'est pas positive. Il arrive que la classe politique ne songe qu'à pérenniser le pouvoir de familles ou de groupes économiques ou religieux derrière la façade de partis politiques aux appellations alléchantes. Par exemple, au Liban que je connais d'expérience diplomatique, les mouvements politiques sont à ce point centrés sur des individus et des clans que leur effort pour se maintenir parmi les puissants n'a pratiquement rien à voir avec leur programme, ni le régime, ni même de savoir si le pouvoir s'obtient par collaboration avec une puissance étrangère²⁷.

Sans aller si loin, la classe politique communiste était en son temps beaucoup mieux structurée que son apparent contraire d'après novembre. Dans ce cadre, la fin légitimait tous les moyens, y compris la collaboration avec les organes de Sécurité, voire les services secrets étrangers. Dans son analyse de la classe politique, Nosal (2001) arrive à la conclusion qu'en République Tchèque s'est constitué après 1989 « un nouveau bloc de pouvoir par coalition des politiques et des managers » qui s'est superposé à la classe naissante des propriétaires et qui « enferme la classe politique dans des luttes intestines pour le contrôle de la propriété privatisée au service du mythe politique dominant ».

Nosal dit que la reconstruction de la société postcommuniste naît « des ruines du communisme » : non pas **sur** les ruines du communisme mais **des** ruines devenues matériaux de construction. Les élites politiques autonomes n'émergent guère dans une telle situation : elles sont étouffées par les réseaux sociaux rigidifiés et par le clientélisme ; le public ne leur fait pas confiance. La nouvelle classe politique comporte, selon Nosal, trois composantes : l'élite managériale, la nouvelle politocratie et une partie de l'intelligentsia humaniste. Le postcommunisme se présente comme une tentative de nouvelle idéocratie octroyée d'en haut par une nouvelle classe politique. La conflictualité et l'instabilité du postcommunisme s'expliqueraient mieux « en partant de la perspective d'une Ouma idéocratique que dans la perspective de la société libérale occidentale. Une autre logique et d'autres significations y dominent, même si les institutions et les concepts du discours politique ont été repris du monde libéral »²⁸.

■ 26 En 1998, les sociaux-démocrates ont gagné les élections, cependant, sans majorité absolue, il leur était impossible de présenter un gouvernement devant le Parlement. Ils ont donc conclu un « contrat d'opposition » avec le principal parti de droite, selon le principe « vous nous laissez gouverner sans nous renverser, et nous vous garantissons de ne pas toucher à certains domaines importants pour vous ». Grâce à ce contrat, le gouvernement pourtant minoritaire des sociaux-démocrates a pu terminer la législature. (N. du t.)

■ 27 Skalník, ms.

■ 28 Nosal, op. cit..

La culture politique postmoderne ou « Tout le monde descend ! »

Dans son livre récent, Jan Keller dessine de façon pertinente le profil de l'homme politique postmoderne et conclut que le conservatisme, le libéralisme et le socialisme, en tant que grandes idéologies du XX^e siècle, ont perdu tout sens sous leurs formes « néo »: « Il n'y a rien de plus postmoderne qu'un conservateur en campagne sur un panneau publicitaire bariolé en patchwork, un libéral vivant à l'ombre des tours de refroidissement d'une centrale nucléaire et un socialiste qui préconise le paiement des frais de scolarité »²⁹. Keller ne traite nulle part explicitement dans son livre de culture politique. Néanmoins, son étude est entièrement consacrée à celle qui émerge aujourd'hui et risque de se répandre dans l'avenir proche. Le plus intéressant est peut-être sa description des réseaux créés par les grandes entreprises, voire les petites, à la place des organisations qui dominaient jusqu'alors. Impossible en effet de contrôler les réseaux par des outils politiques, du moins ceux dont dispose la société démocratique : « Que peuvent faire les hommes politiques à une époque où les entreprises ont pris leur autonomie ? Pas grand chose. Celles qui ont connu grâce aux réseaux un succès énorme n'ont pratiquement plus besoin des hommes politiques »³⁰. Les réseaux, plus précisément les hommes qui les tissent, ont capturé dans leurs toiles les employés, les collectivités locales et la nature elle-même. Ni la droite ni la gauche n'est plus capable de leur résister. Les revendications politiques de dérégulation d'une part, ou de troisième voie de solidarité d'autre part, n'ont plus aucun sens parce que toutes deux sont plutôt profitables aux réseaux. Disons-le avec Keller : « Droite et gauche sont, à l'époque des réseaux, curieusement complémentaires. Tandis que la politique de gauche crée d'immenses dilemmes qui sont, vu le caractère de l'économie contemporaine, pratiquement sans solution, la droite fait tout pour que la société puisse se passer de politique »³¹.

En conclusion de son étude sur la politique à l'aube du XXI^e siècle, Keller décrit la compatibilité des réseaux postmodernes avec les rapports d'inégalité clientélistes qui ont, il est vrai, toujours existé. Le clientélisme, observe-t-il, fleurit aux époques d'affaiblissement de l'État. S'il survient à une époque où les réseaux « vidangent » la politique et l'État, apparaît le danger que la société civile, au lieu de conquérir une culture politique de *fair play*, comme l'espèrent les sociétés postcommunistes, se plie aux règles du clientélisme. « Plus l'État sera impuissant contre les forces anonymes et pressantes de la mondialisation, moins il sera capable de garantir le bien commun et la sécurité, et plus... les citoyens s'efforceront de réduire à tout prix leur incertitude... au prix même de la renaissance du clientélisme, stratégie essentiellement pré-moderne et anti-moderne de la réduction d'insécurité »³².

■ 29 Keller 2001 : 95.

■ 30 Op. cit., p. 105.

■ 31 Op. cit., pp. 106-107.

■ 32 Op. cit., p. 133.

Keller a malheureusement raison en ce qui concerne les sociétés occidentales dites « évoluées ». Mais il a doublement raison quant à l'évolution des sociétés postcommunistes et des autres sociétés non-occidentales. En leur sein, le réseau économique mondial agit en effet d'une manière encore plus anonyme que dans les pays où il est né. Le clientélisme n'y a jamais disparu et l'on n'a jamais cessé de le considérer comme « moderne ». Les études sur les organisations non-gouvernementales et les fondations d'utilité publique à l'époque postcommuniste laissent deviner que même ces expressions d'une société civile naissante ou renaissante fonctionnent souvent sur les principes du clientélisme. La corruption et l'abus de biens sociaux, si courants à l'époque postcommuniste – notamment en ce qui concerne les privatisations – n'auraient jamais été possibles en République Tchèque, si une culture politique de la vertu ou de l'incorruptibilité avait existé. Si les principes méritocratiques³³ sont actuellement si peu en faveur, même à des niveaux modestes comme la recherche d'emploi ou la place d'un enfant à la crèche, pourquoi devraient-ils prévaloir en politique ? La réciprocité des services entre ceux qui peuvent mutuellement s'offrir quelque chose peut à l'occasion paraître égalitaire, mais n'est décidément pas *fair play* à l'égard de ceux qui disposent d'une qualification mais n'ont pas les relations utiles. Le clientélisme signe le triomphe de l'inégalité et renforce celui qui est en position de force. Peut-on conclure que la culture politique tchèque de la période postcommuniste est clientéliste ? Je pense que oui : la culture servile n'a pas été jusqu'ici remplacé par une culture de participation, et il ne semble pas que cela arrivera de sitôt.

Igor Nosal confirme qu'une société ouverte au sens de Popper n'a jusqu'à présent pas émergé en République Tchèque. La culture politique intérieure se referme sur elle-même et les influences européennes y concourent. En effet, même si en Europe occidentale « évoluée » une culture politique libérale survit encore en tant que mythe porteur, la partie orientale du continent risque de n'y voir qu'une chimère irréalisable. Sur ce terreau peuvent germer des idées de troisième voie très spécifique. Tismeanu affirme très justement que la fin de la « transition démocratique » en Europe orientale est incertaine, et nomme crûment cette alternative : « l'attente d'un Peron ! » En 1968, on clamait lors de manifestations en Pologne « *Cala Polska czeka na swego Dubczeka !* » (La Pologne toute entière attend son Dubcek !). Nous attendons donc maintenant un Peron postcommuniste (que la Belarus a déjà trouvé³⁴...). Peut-être n'est-ce par le cas partout, mais plus l'économie d'un État d'Europe centrale ou orientale est spoliée par les « tunneliers »³⁵, plus ses fonctionnaires et ses partis sont corrompus, plus ses citoyens sont ou se sentent pauvres par rapport à l'Occident, plus fortes deviendront « les nostalgies paternalistes et corporatistes à la Peron et l'attente de l'apparition d'un homme fort, providentiel, sauveur de la nation, qui renouvelle le sens de la clarté et de la discipline dans les affaires sociales »³⁶.

■ 33 J'ai remarqué que la notion de « méritocratie » ou adjectif « méritocratique » sont pratiquement inconnus parmi les étudiants pragoïses et d'autant plus chez les simples citoyens. Pourtant, à l'époque de la domination communiste, on récompensait officiellement les travailleurs selon leurs mérites et leurs capacités, donc selon le principe méritocratique. Que le régime ne respectait point ces principes est une autre affaire.

■ 34 Le Président Lukaschenko (N. du t.).

■ 35 Les « tunneliers » sont en jargon contemporain tchèque les hommes d'affaires escrocs acquérant les banques, les entreprises et les fonds de placement, et les laissant à leur sort après les avoir vidé (« tunnelé ») de leurs ressources au détriment des actionnaires, des épargnants et du public. Très régulièrement, ils arrivent à échapper aux poursuites. (N. du t.)

■ 36 Tismeanu 1998 : 156.

Ajoutons que, si les pays de l'ex-bloc soviétique ne sont pas arrivés à un consensus sur l'objectif de la transformation postcommuniste, l'Union Européenne et les États-Unis ne savent pas mieux s'adapter à l'avalanche de mutations de leur culture politique³⁷. Faut-il puiser une consolation dans la pensée que la variante péroniste de la démocratie n'est qu'une variante entre autres, et qu'elle n'est, en effet, dans le monde contemporain, de loin pas la pire ?

■ 37 Cf. Skalník 2001 b.

Petr Skalník
traduit du tchèque par Martin Hybler

Postface 2004

Rédigé au début de l'année 2002, cet article a été écrit à l'origine pour un numéro spécial de la *Revue de sociologie* tchèque qui devrait être consacré à la culture politique. Ce numéro n'ayant jamais été réalisé, l'article a paru dans la revue Internet *Vulgo. Net*. Un rédacteur anonyme de la *Revue de sociologie* l'a jugé « trop journalistique », un lecteur de *Vulgo.net* au contraire « trop intellectuel ». Pourtant, il n'avait pas d'autre objectif que de démontrer la possibilité d'un regard différent sur la culture politique tchèque, à savoir « de l'extérieur », à partir de l'anthropologie politique qui se réfère au matériel comparatif issu de la recherche sur le terrain dans le monde entier. Pour le lecteur français, l'article a été abrégé des passages qui ont entre-temps perdu en actualité. Je remercie M. Martin Hybler pour son approche sensible du texte.

En ce qui concerne l'évolution depuis 2001, il est utile d'observer que la culture politique tchèque se définit de plus en plus par rapport à l'Union Européenne, qui s'élargira à dix nouveaux membres, dont la République Tchèque, en mai 2004. L'élection de M. Vaclav Klaus en tant que Président de la République et la clôture des travaux de la Convention européenne sur le Traité constitutionnel déclanchent une nouvelle vague d'euro-pessimisme accompagnée d'une accentuation croissante de la défense des intérêts nationaux (c'est-à-dire des intérêts des états nations) y compris tchèques. Nombreux sont les citoyens qui voient dans la participation à une souveraineté européenne partagée la perte de la souveraineté particulière des nations. Le référendum est passé à 55 %, mais il est probable que les prochaines élections au Parlement européen témoignent d'une attitude beaucoup moins positive des citoyens envers l'Union. En tout état de cause, ma recherche de terrain pendant trois ans dans un village de Bohême de l'Est (Dolní Roven) comme les enquêtes de mes étudiants montrent que la génération rurale âgée est très sceptique quant aux conséquences de l'intégration de la République Tchèque dans l'Union. Les plus jeunes attendent de cette entrée de multiples avantages mais craignent une Europe « à deux vitesses ». Dans la culture politique tchèque, persiste un vif sentiment d'infériorité politique et de solitude nationale (absence de vrais pays amis), ainsi que de méfiance et de faiblesse par rapport aux pays plus grands.

P. S.

Bibliographie référencée en notes :

- Ake, Claude (1996). *Democracy and Development in Africa*. Washington: The Brooking Institution.
- Anderson, David G. and Frances Pine (eds.) (1995). Surviving the Transition "Development Concerns in the Postsocialist World. Special issue of *Cambridge Anthropology* 18(2).
- Bridger, Sue and Frances Pine (eds.) (1998). *Surviving Postsocialism: Local Strategies and Regional Responses in Eastern Europe and the Former Soviet Union*. London: Routledge.
- Brown, Archie and Gordon Wightman (1977). „Czechoslovakia: revival and retreat, in *Political Culture and Political Change in Communist States*, A.Brown and J.Gray (eds.). London: Macmillan, pp. 159-196.
- Burawoy, Michael and Katherine Verdery (eds.) (1999). *Uncertain Transition: Ethnographies of Change in the Postsocialist World*. Lanham: Rowland and Littlefield.
- De Soto, Hermine and Nora Dudwick (eds.) (2000). *Fieldwork Dilemmas: Anthropologists in Postsocialist States*. Madison: Univ. of Wisconsin Press.
- David J. and Richard E.B. Simeon (1979). *A cause in search of its effects, or what does political culture explain? Comparative Politics* 11(2): 127-145.
- Gellner, Ernest (1994). „Reborn from below. The forgotten beginning of the Czech national revival“ (recenze Patočka 1992), in E.Gellner: *Encounters with Nationalism*. Oxford: Blackwell, pp. 130-144.
- Gellner, Ernest (1998). Podmínky svobody. Občanská společnost a její rivalové. *Z angličtiny přelo il Eva a Jiří Musilovi*. Brno: CDK.
- Hann, C.M. (ed.) (2002). *Postsocialism: Ideals, Ideologies and Practices in Eurasia*. London: Routledge
- Haraszti, Miklós (1999). *Decade of handshake transition. East European Politics and Society* 13(2): 288-292.
- Holý, Ladislav (2001). Malý český člověk a skvělý český národ. *Z anglického originálu přelo il Z.Uherek*. Prague: SLON.
- Inglehart, Ronald (1988). The renaissance of political culture. *American Political Science Review* 82(4): 1203-1230.
- Nosál, Igor (1998). Česká politická kultura a stabilita demokracie v České republice. In *Sborník příspěvků z celostátní konference 'Osudy české společnosti 1918-1998'*, Praha 19.února 1998. Praha: Masarykova česká sociologická společnost, pp. 57-65.
- Nosál, Igor (1999). Politická kultura a lokální politika v České republice. *Cahiers du CeFReS*, No. 16: 21-30.
- Paul, David W. (1984). „Czechoslovakia's Political Culture Revisited;

- in *Political Culture and Communist Studies*, A. Brown (ed.). Houndmills: Macmillan, pp.134-148.
- Skalník, Peter (1983). Questioning the concept of the state in indigenous Africa. *Social Dynamics* 9(2): 11-28.
 - Skalník, Peter (1989). „Outwitting Ghana: pluralism of political culture in Nanun“, in *Outwitting the State*, P. Skalník (ed.). New Brunswick: Transaction, pp.145-168.
 - Skalník, Peter (1996a). „Ideological and symbolic authority: political culture in Nanun, Northern Ghana“, in *Ideology in the Formation of the Early States*, H.J.M.Claessen and J.G.Oosten (eds.). Leiden: Brill, pp. 64-74.
 - Skalník, Peter (1996b). „Power symbolism and political culture in Nanun, Northern Ghana“, in *Studies in Near East Languages and Literatures. Memorial Volume of Karel Petráček*, P.Zemánek (ed.). Prague: Oriental Institute, pp. 545-556.
 - Skalník, Peter (1999b). „Authority versus power: a view from social anthropology“, in *The Anthropology of Power. Empowerment and Disempowerment in Changing Structures*, A.Cheater (ed.). London: Routledge, pp. 163-174.
 - Skalník, Peter (2000). „Anthropological dimensions of political culture“, in *Sociocultural Anthropology at the Turn of the Century: Voices from the Periphery*, P.Skalník (ed.). Prague: Set Out, pp. 61-68
 - Skalník, Petr (2001a). „Masaryk, Smuts, Nkrumah i Havel“, in *T.G.Masaryk, idea demokracie a současná evropská*, vol.1, E.Voráček (ed.). Prague: Filosofia, pp. 239-247.
 - Skalník, Peter (2001c). Explaining the state in Africa: Bayart, Chabal and other options. In *Africa 2000. Forty Years of African Studies in Prague*, L.Kropáček and P.Skalník (eds.). Prague: Set Out.
 - Skilling, H.Gordon (1984). „Czechoslovak political culture: pluralism in an international context“, in *Political Culture and Communist Studies*, A.Brown (ed.). Houndmills: Macmillan, pp. 115-133.
 - Tismeanu, Vladimir (1998). *Fantasies of Salvation. Democracy, Nationalism, and Myth in Post-communist Europe*. Princeton: Princeton University Press.
 - Verdery, Katherine (1999). *The Political Lives of Dead Bodies: Reburial and Postsocialist Change*. New York: Columbia University
- parative Politics 11 (2): 127.

VULGO.NET à l'écoute de «Cité»

Depuis quatre ans, la revue Internet *VULGO.NET* essaye de développer une réflexion critique sur le présent de la société européenne, de sa culture et de ses perspectives. Elle vise un esprit ouvert, résolument indépendant, soustrait aux ravages du conformisme politico-médiatique contemporain. Elle vise un esprit de dialogue authentique entre auteurs de différents pays et plus particulièrement entre les intellectuels des pays ex-communistes et leurs partenaires à l'Ouest.

Commencée comme un site tchèque, elle publie maintenant aussi des pages en français, en italien, en espagnol et en allemand. Chaque mutation est sous la responsabilité d'une rédaction indépendante, avec la liberté de traduire et publier ce qui lui paraît intéressant dans d'autres mutations. Certaines rédactions collaborent systématiquement avec des revues papier philosophiques ou d'autres sites sur Internet. La revue tchèque sert depuis le mois de juin 2003 aussi comme version Internet du *Monde diplomatique* en traduction tchèque.

Sur les pages françaises, le lecteur de *Cité* et de *Royaliste* ne se sentira guère perdu, au contraire, il se rendra vite compte qu'elles représentent pour l'essentiel, sous une forme électronique, un choix des textes imprimés dans ces deux périodiques. Et il pourra s'apercevoir que ces textes sont souvent repris en traduction italienne ou tchèque, par exemple.

Le nombre de visiteurs, qui se compte en centaines de mille toutes éditions confondues prouve que nos efforts ne sont pas complètement inutiles. Le site tchèque est depuis des années placé parmi les sites à contenu culturel les plus visités du pays. Notre aventure continue et je remercie vivement les amis de *Cité* et de *Royaliste* pour leur collaboration.

Martin Hybler

Yalta, Sébastopol, Odessa, choses vues et entendues

Michel Fontaurelle

spécialiste des finances publiques et grand amoureux des voyages.

L'Ukraine traverse actuellement une crise d'une telle ampleur que les économies, fussent-elles de bouts de chandelles, sembleraient d'actualité. La première impression, dès que l'on aborde la frontière, est que cela ne semble pas être la préoccupation majeure des autorités. Prodiges ou héritières sans bénéfice d'inventaire de l'exaspérante bureaucratie de feu l'Union soviétique, elles persistent dans l'inutilité coûteuse et paralysante de la paperasserie.

Pour pénétrer dans ce qui fut, après la Russie, le plus important État de l'URSS, l'étranger doit remplir un ahurissant questionnaire dans lequel il faut préciser le nombre d'alliances, colliers et montres-bracelets portés. Je note que les boucles d'oreilles sont négligées, ce qui n'est le cas ni des baladeurs ni des transistors. Le questionnaire paraît bien démodé, peut-être conviendrait-il de l'actualiser ? Téléphones et ordinateurs portables par exemple. On remplit ; mais où donc iront aboutir ces renseignements dont nul ne se soucie de vérifier l'exactitude ? Qui va additionner, bâtir des tableaux, en tirer quelles conclusions, pour quel intérêt ? Mystère total et gaspillage à l'état pur.

Deuxième et dernière épreuve, le passage devant le préposé à l'examen du passeport. Ai-je jamais rencontré ailleurs quelqu'un d'aussi désagréable ? Le regard mauvais, examinant à plusieurs reprises les photos du document, me dévisageant avec un évident mépris, voire de la haine. Pourquoi ? Avec regret, semble-t-il, il m'ouvrit la porte de son pays ; était-ce le sien ? J'ajoute que mes contacts ultérieurs furent toujours empreints d'une grande courtoisie et d'une étonnante franchise et liberté de parole.

Yalta

Cette petite ville aux larges avenues bordées d'arbres, entrée par la grâce de son climat dans la grande Histoire, en garde naturellement les traces. Quai Lénine, cette petite promenade des Anglais offre ses ombrages somptueux et quelques agréables terrasses de café aux promeneurs peu nombreux et à une jeunesse bien paisible. Ici, rien de tapageur, deux ou trois banques, trois ou

quatre magasins que l'on ne peut qualifier de luxueux mais qui tranchent sur la pauvreté désolante de ce qui est offert par ailleurs en ville. Le tout est dominé par une impressionnante statue de Lénine en pied ; le révolutionnaire, menton relevé, barbichette pointée vers l'horizon indépassable du communisme, le regard porté loin vers des lendemains qui devaient chanter.

Je déambule. Vera, dans un excellent français, déballe, sans retenue, toute sa rancœur contre la jeunesse pourrie, les nouveaux riches, la perte des valeurs. Vera est communiste de stricte observance, farouche léniniste, stalinienne sans complexe. Cette Russe d'une cinquantaine d'années est anti-ukrainienne, pur produit, si je peux m'exprimer ainsi, de l'ancien régime. Née en Ukraine issue d'un milieu modeste, dit-elle, sa vive intelligence est remarquée ; c'est le cursus habituel qui la conduit des komsomols à l'université de Moscou. Elle doit tout ce qu'elle était au système ; le système s'est écroulé, cette universitaire se retrouve modeste secrétaire dans une vague entreprise locale. L'ordre, son ordre à elle, n'est plus. Ils sont des centaines de milliers comme elle, en Crimée et sur l'ensemble du territoire victimes (?) de l'histoire et de l'écroulement d'un système auquel ils avaient adhéré sans réserve.

« Mais Vera, vous pouvez au moins vous exprimer librement et je constate que vous ne vous en privez pas. Cette liberté, le général Grégorenko ne l'avait pas. » La réponse fuse « Quand on est général, on défend sa patrie on ne bave pas dessus. » « A ce compte-là, Pliouchitch devait se consacrer uniquement aux mathématiques ? » « C'est cela, aux mathématiques, on ne lui demandait pas autre chose. Il était d'ailleurs payé pour ça. »

Rien n'y fait, tout est excusé, justifié. Cette femme est un bloc de certitudes qui, les années passant et le désordre actuel régnant, embellit sans nuance un passé radieux. J'ose avancer les famines en Ukraine, sous Staline. « Quand on entreprend une œuvre aussi gigantesque que la Révolution il a pu se commettre quelques maladresses ! »

L'Ukraine, dominée pendant plus de trois siècles par la Russie puis l'URSS, sans que jamais ne meure le sentiment national, a proclamé son indépendance le 24 août 1991. Pays aux frontières fluctuantes des siècles durant, elle avait cru obtenir sa liberté lors des débuts extrêmement confus de la période révolutionnaire en 1917 ; se posait alors au nouveau pouvoir le problème des nationalités dans ce monde neuf à créer, problème réglé à leur façon, entre 1918 et 1923, par Trotski et Berjinsky exerçant une première et terrible répression, immédiatement suivie, sous Staline, de la collectivisation de l'agriculture et l'élimination de la paysannerie par une politique de planification de la famine comme cela fut magistralement démontré par l'amiral Rasnolnikov. Six millions de morts et un transfert massif de population en Sibérie, les vides aussitôt

comblés par une importante colonisation russe d'où les 20 % de russophones dans l'actuelle république (55 % en Crimée).

Après les paysans, exit les intellectuels, les artistes ; suivent, la balle dans la nuque, des milliers de membres du PC ukrainien, l'intégralité des membres du comité central et du politburo et, pour faire bonne mesure, les dix-sept ministres du gouvernement local. Comment dès lors s'étonner qu'au début de la deuxième guerre mondiale les troupes allemandes soient accueillies en libératrices. Illusion de courte durée, l'occupation fut atroce jusqu'au retour victorieux de l'armée rouge. Pas de répit dans la terreur, Staline reprend sa politique de répression marquée par la déportation massive en Asie centrale des Tatars de Crimée, accusés de collaboration avec les nazis.

A cette terreur sanglante succède celle plus sournoise, organisée par Brejnev : hôpitaux psychiatriques et autres enfermements sans que jamais soit vaincu le sentiment national. Arrive Gorbatchev et ce qui s'en est suivi, l'éclatement de l'URSS, l'indépendance improbable, impensable, inattendue mais réelle.

La route en corniche qui s'élève au-dessus de la ville offre des vues magnifiques. Le paysage, superbe, est brusquement gâché par quatre tours en construction, dix à douze étages. A défaut d'originalité dans leur architecture, elles offriront à leurs occupants des panoramas extraordinaires sur la mer et la montagne. Vera précise : « *Ne croyez pas que ce soit pour les habitants de Yalta, seuls les nouveaux riches occuperont ces horreurs.* »

Le palais Vozontsov ne dénature pas le paysage, ses magnifiques jardins l'embellissent de ses cascades de fleurs et de ses arbres aux essences rares. Ce bâtiment qui mêle style Tudor, gothique et mauresque est l'argument suprême qui, pour Vera, justifie la révolution. Construit avec « le sang du peuple », le peuple a relevé le défi de l'arrogance et abattu les tyrans. Certes mais quel rapport peut-il exister entre cette orgueilleuse bâtisse et les millions de Koulaks assassinés ? Un dernier coup d'œil à ces lieux idylliques où Churchill prit ses quartiers lors de la conférence, tenue à quelques kilomètres de là du 4 au 11 février 1945.

Le palais Livadia, construit par Alexandre II, entouré de beaux jardins à la française n'a rien d'impressionnant ; façade en calcaire blanc, style qualifié de mi-rococo, mi-oriental. Salle de bal aux hautes colonnes de marbre blanc, la fameuse table ronde autour de laquelle Staline retors, Roosevelt mourant, Churchill pugnace décidèrent du sort du monde.

« *C'est ici que grâce à notre Staline, vous Français, avaient eu votre part dans le partage de l'Allemagne contre la volonté de Roosevelt et de Churchill.* » « *Je croyais que la France devait cela à Churchill, du moins c'est ce que l'on m'a enseigné.* » Haussement d'épaules « *En Occident rien de bon ne peut venir de Staline mais les faits sont là...* »¹

■ 1 Conférence de Yalta.

Sténographie : séance du lundi 5 février 1945 (extraits)

Churchill : On pourrait commencer par partager le territoire allemand en trois zones puis les Anglo-américains céderaient une partie de leurs zones respectives à la France.

Staline : D'autres États vont demander des zones. Qui plus est, la France une fois nantie d'une zone, voudra faire partie du mécanisme de contrôle... Il n'est pas possible de leur reconnaître des droits.

Churchill : La France a une profonde expérience de l'Allemagne... Il est capital que l'armée française prenne part au fardeau de l'occupation.

Staline : Vous voulez donner une zone à la France. C'est un geste que nous faisons, nous ne satisfaisons pas un droit. Je m'oppose absolument à ce que la France figure dans la commission de contrôle militaire. Elle n'y a aucun droit... N'oubliez pas que, dans cette zone, elle a ouvert ses portes à l'ennemi.

Churchill : Admettre la France comme occupante sans lui donner un siège au comité de contrôle serait une humiliation inutile... La France doit retrouver au plus tôt toute sa place dans le concert des grandes nations.

(A noter le silence de Roosevelt lors de cet échange.)

Ultime visite en redescendant vers la ville. Arrêt à la belle cathédrale Alexis Nevski dont la restauration touche à sa fin. Nous entrons, Vera ne se signe pas mais avec quelle passion, quelle délicatesse, quelle connaissance m'explique-t-elle ce qu'il faut savoir sur l'art des icônes qui tapissent les murs et l'étincelante iconostase. Adieu Vera ; Dieu ? Cette femme est profondément malheureuse, elle ne peut que se raccrocher à ses rêves, c'est-à-dire rien. L'avenir est si sombre.

Sébastopol

Hélène me servira de guide. Pas plus que Vera, elle ne choisit la métaphore ou la litote pour exhaler sa rancœur de « malgré elle ». Courtoise elle aussi mais, à ses convictions politiques sans nuances, s'ajoute le sectarisme forcené d'un athéisme virulent. Pas de visite d'église, même pas la vénérable cathédrale de l'Assomption qui porte encore sur ses façades les stigmates de la der-

nière guerre. « *Entrez la-dedans si ça vous plait* ». J'entre « là-dedans ». Trois femmes popes célèbrent un baptême, une fillette, deux ans ? hurlant, nue, intégralement immergée dans l'eau bénite ; le cercle de famille tout souriant.

Ici, à Sébastopol 80 % de Russes. C'est en 1954 que Khrouchtchev a fait don de la province à la république socialiste soviétique d'Ukraine. A l'époque, cela ne portait pas à conséquence : qui pouvait imaginer ici et ailleurs un éclatement de l'empire suivi de multiples indépendances ? La Crimée est donc pleinement ukrainienne, reconnue comme telle par la communauté internationale, malgré une opposition farouche de la population locale qui a dégénéré en 1992 en révolte, vite réprimée. Lot de consolation, un statut d'autonomie au sein de la République a été octroyé à la Crimée, statut qui ne serait en fait qu'un simple trompe l'œil.

« *Ils obligent même nos enfants à apprendre l'ukrainien !* » « *Mais Hélène cela me semble naturel* » « *Non, nous ne sommes pas Ukrainiens.* » « *Alors qui êtes-vous ?* » « *Nous sommes citoyens de la grande Union soviétique.* » « *J'ai cru comprendre qu'elle n'existe plus.* » « *Vous vous trompez, elle reviendra, vite, plus glorieuse qu'avant.* »

Dialogue surréaliste. Hélène et ses pareils c'est un peu comme les Témoins de Jéhovah, ils ne doutent de rien et ont réponse à tout.

Sébastopol, gorgée de sang, meurtrie partant de combats, couverte de gloire, n'est pas une belle ville, encore que deux ou trois avenues bordées d'arbres magnifiques offrent d'agréables perspectives. Port civil, port militaire. Curieusement les bâtiments de guerre sont mélangés aux bâtiments civils ; ici deux sous-marins, bord à bord avec un porte-conteneurs, là des vaisseaux couverts de rouille pour les uns, couverts d'antennes pour d'autres qui semblent en excellent état, le tout entre cargos et transbordeurs. On photographie ce que l'on veut, opération impensable il y a peu, alors que la ville était interdite même aux citoyens soviétiques ordinaires.

Un des points stratégiques de Sébastopol est la colline Malakoff. Voilà qui parle aux Français. Septembre 1855 la guerre de Crimée touche à sa fin, dans une charge furieuse les zouaves du général Pelissier enlèvent la tour Malakoff, c'est le célèbre « J'y suis, j'y reste » de Mac Mahon. J'évoque l'épisode avec Hélène « *Vous parlez d'un exploit, les Français étaient des milliers, les défenseurs de la tour trente seulement.* » Passons...

Cette colline a vu se dérouler de furieux combats lors de la Deuxième Guerre mondiale. Elle garde le témoignage émouvant du seul arbre resté debout après la bataille. Une partie calcinée, une partie ayant relancé ses rameaux, arbre vivant protégé de ses admirateurs par une barrière de fer, vénérable relique et symbole de la vie toujours renaissante. Ca et là, des batteries de canons ;

on évoque le siège, plus de deux cent jours d'une résistance héroïque, désespérée, puis vient l'histoire extravagante de ces cinq jeunes communistes, armés d'une seule « mitraillette » détruisant dix-sept chars d'assauts allemands en y laissant la vie. Comment croire à cela ? Non pas au sacrifice héroïque de ces jeunes, sans aucun doute réel, il y a tant d'héroïsme ici, mais à cet exploit qui relève tout simplement de l'impossibilité matérielle. Mettre en doute ce fait d'arme serait salir la mémoire des cinq jeunes héros aux yeux d'Hélène. Silencedonc.

Odessa

Ici nous ne sommes plus en Crimée, le ton change. « *Du passé faisons table rase* ». Ce n'est pas le cas dans cette belle ville bien que passablement défraîchie du passé sur les ruines duquel devait s'épanouir un avenir radieux. Par un inattendu retournement du sens de l'histoire dont on nous avait tant prouvé qu'il était scientifiquement irréversible, on ressort d'icelle et de ses non moins fameuses « poubelles » quelques spectaculaires oripeaux qui se substituent à certaines gloires immortelles.

Première image, le célèbre escalier Potemkine illustré par le mythique film d'Eisenstein. A la vérité, les massacres d'Odessa de 1905 n'eurent pas lieu sur ces marches. Je gravis. A droite, d'intempestives réclames sur fond rouge écarlate d'une célèbre boisson américaine souillent le paysage ; à gauche, entre deux vendeuses de poupées russes, les célèbres *matriochkas*, et quelques vendeurs de pots de caviar à la sauvette, une escouade de prostituées ne faisant pas dans la discrétion. J'accède enfin au sommet au terme des cent quatre-vingt-douze marches, accueilli par une statue du Duc de Richelieu en empereur romain. Le duc n'est pas, comme on s'acharne à le dire, descendant du Cardinal – et pour cause – mais un de ses lointains petits-neveux. Cet homme intègre et travailleur fut nommé gouverneur des lieux par Alexandre I^{er}, heureuse nomination, la ville doit à ce Français une partie de sa beauté et de son ordonnancement très classique.

Le duc tourne le dos à un long boulevard qui porte son nom, ex-boulevard Lénine à gauche la splendide promenade Catherine II, ex-promenade Karl Marx. Comme l'on dit en ville « *On reste tout de même en Allemagne.* » A son extrémité, au-delà du monument élevé à la mémoire de Pouchkine, un beau bâtiment blanc orné d'une colonnade classique en façade. C'est ici que le 27 janvier 1918 fut proclamé le pouvoir des soviets. En ces jours de révolution s'est particulièrement distingué un certain médecin Dimitri Oulianov dont le frère, plus connu sous le nom de Lénine, fit la carrière que l'on sait. Un coup d'œil sur l'opéra qui doit beaucoup à Garnier et c'est l'agréable flânerie le long de la rue Deaïribavoskaïa, principale artère commerciale de la ville, zone réservée aux

piétons ; pratiquement rien ne la distingue des parties livrées à la circulation tant celle-ci est faible si ce n'est le passage de quelques Mercedes. Les nouveaux riches, encore et toujours. Cette avenue renvoie à certains quartiers de Moscou alors que les façades des immeubles cachent fort mal leur beauté sous l'usure du temps. De rares fois, l'une d'elle est restaurée et l'on se plaît à imaginer la beauté de l'ensemble lorsque, la terrible crise étant passée, l'ensemble sera réhabilité.

La catastrophe de Tchernobyl, symbole s'il en est d'un désastre humain, économique, écologique, résume à elle seule l'état de déliquescence dans lequel se débat le pays. Le tragique de la situation peut encore être illustré lorsqu'il est précisé que l'économie locale représente seulement les deux tiers de la hongroise, elle-même peu brillante, pour une population cinq fois supérieure. Mines de charbon et de fer obsolètes, agriculture en plein déclin partiellement sauvée par les jardins privés qui ne représentent que 15 % de la surface cultivable mais assurent 60 % de la production. Que dire d'une inflation qui, il y a peu, dépassait 10 000 % par an, ruinant l'épargne et laminant les revenus fixes.

Jamais l'État n'avait été aussi mal préparé à assumer les conséquences de sa nouvelle indépendance. Basé sur un système rigoureusement planifié et une énergie – devenue maintenant étrangère – à très faible coût, dépendant presque exclusivement des décisions de Moscou, les nouveaux dirigeants – en fait les anciens reconvertis – se trouvaient totalement incompétents, idéologiquement et techniquement, pour assurer une transition cohérente entre un système marxiste et une économie libérale.

Lors de son indépendance, l'Ukraine ne disposait d'aucune administration nationale, par ailleurs trop d'intérêts étaient liés aux transformations à venir ; le chaos était inévitable, ouvrant la porte à tous les opportunistes, à ces fameux nouveaux riches, à la mafia. Toute cette chienne lit prospérant sur les ruines de l'ancien régime.

La zone piétonne est animée, des magasins paraissent relativement bien approvisionnés alors que souvent, ailleurs, les choix sont très réduits en produits de qualité douteuse ; parfois un magasin à l'enseigne prestigieuse tel qu'on peut en voir d'identiques à Paris, Londres ou New York ; le luxe arrogant et provocateur éclate.

Une grande place ombragée, de nombreux peintres amateurs exposent, on y contemple les habituelles et internationales croûtes : vol majestueux de cormorans sur mer déchaînée, couchers de soleil, éblouissants de rouge et d'or sur vagues déferlantes aux sommets irisés d'écume crème chantilly, et autres pics couverts de neige. Quelques toiles méritent le regard et le temps d'un arrêt. La beauté de la peinture ukrainienne et russe, je la découvre dans les salles désertes de la galerie Potocki. Superbe moment. Ici rien ne rappelle les pompes du

réalisme socialiste. Là deux petites toiles, ce ne sont pas les plus belles, signées Pasternak – le père du célèbre Boris.

Tatiana commente. Ce professeur de français qui déplore les vertigineux reculs de notre langue en Ukraine est la douceur même, tout en elle inspire la bonté. Tatiana, n'est-ce pas le nom de l'héroïne d'Eugène Onéguine ? Je lui demande *« si c'est en l'honneur de Pouchkine dont le souvenir est si vivace à Odessa que ses parents l'ont ainsi prénommée. »* Elle sourit, *« Je ne le pense pas : nous sommes si nombreuses, ici, à porter ce prénom. »*

Russe ukrainienne, fière de l'être, elle ne comprend pas l'attitude de ses compatriotes de Crimée lorsque je lui rapporte certains propos. *« C'est une position stérile, le pays a besoin de toutes les énergies pour faire face, à quoi bon de tels rêves ? »* Elle ne condamne pas, elle déplore.

Je devrai à Tatiana, au terme d'une longue discussion, d'avoir compris que l'Ukraine, au moment où la liberté de culte était pleinement reconnue, ne devait pas laisser s'imposer le fait religieux. L'orthodoxie ciment de la nation ?

L'église orthodoxe ukrainienne s'est émancipée du patriarcat de Moscou en se proclamant autocéphale et en créant le patriarcat de Kiev, alors que l'église Uniate rattachée à Rome, à nouveau reconnue, est en plein développement.

Trois villes, trois témoignages. Ils valent ce qu'ils valent. Quel avenir pour l'Ukraine ? Il est terriblement fragile mais non compromis. Toute convulsion sur cette terre ne serait pas sans conséquences directes sur l'Union Européenne qui, faut-il le rappeler, dès son élargissement à l'Est réalisé, partagera avec l'Ukraine une longue frontière commune.

Michel Fontaurelle

HIC SUNT LEONES

Une géopolitique du mépris

Antoine de Saint-Fréjoux

est amené par sa profession commerciale à de fréquents déplacements dans l'espace est européen.

Quand les Romains n'avaient aucune idée de ce qui pouvait se passer dans les contrées lointaines, leurs cartes indiquaient simplement qu'il y avait là des lions : *hic sunt leones*.

Les élites dirigeantes de notre temps pourraient inscrire la même formule sur la moitié orientale du continent européen. Mais comme ces modernes personnages prennent l'avion, ils sont capables d'indiquer avec précision quelques points habités – ce qui les rend supérieurs, du moins en cartographie, aux anciens Romains.

***Limes* civilisationnel**

Le « point habité » se définit comme une capitale munie d'un aéroport international et d'un hôtel de style néo-impérial (Sheraton ou Hilton), le tout relié par une autoroute. Prague, Budapest, Moscou, Saint-Petersbourg, Bucarest, Istanbul, Dubrovnik et quelques autres métropoles constituent des repères utiles et peuvent même servir d'abri à peu près sûr au cas où quelque mission imposerait de s'y poser : on y trouve en effet les bars, piscines, taxis de marque Mercedes et hôtesses d'accompagnement qui permettent de survivre quelques jours hors des frontières du monde civilisé.

Ces frontières sont dénommées « *limes* civilisationnel » par les prétentieux. Au temps de la guerre froide, les poètes chantaient « l'Europe des anciens parapets ». Cette expression renvoie à une imagerie médiévale retravaillée dans les studios d'Hollywood : moines-soldats sur des créneaux en train de repousser les assauts de hordes bronzées et musulmanes. Mais curieusement, dans l'imaginaire post-moderne, ces bons vieux parapets se dressent toujours à la frontière allemande face à la Pologne, séparent l'Italie des Balkans et l'Autriche de la Hongrie. En gros, ils suivent l'ancienne ligne du rideau de fer, mais avec quelques marches et autres zones-tampons un peu plus à l'Est.

Géopolitique du mépris

Pourquoi ces sarcasmes, et d'où parle celui qui les jette sur la blanche page ?

Je parle de la zone grise où l'on rencontre les élites du pouvoir ouest-européen que j'appellerai Nos Elites pour faire court : hauts fonctionnaires européens, jeunes experts européens, théoriciens de la construction européenne, intellectuels convertis tardivement à l'anti-communisme européen et qui écrivent, au retour de brèves incursions au pays des lions, des essais aussi inspirés que définitifs sur l'Europe telle qu'ils se la représentent l'espace d'un printemps des peuples.

Dans les moyens courriers, aux bars des grands hôtels, lors des visites d'usines délocalisées, dans les endroits discrets où l'on achète les consciences syndicales et les convictions politiques fraîchement démocratisées, lors des colloques, séminaires et tables rondes, Nos Elites disent franchement leurs façons de penser et leur manière de voir l'Europe.

En une quinzaine d'année, au sortir de réunions riches de discours en langue de bois et d'émouvantes déclarations aux *amis et aux frères de l'autre Europe libérée du joug totalitaire*, j'ai entendu les propos « réalistes », les analyses « décapantes » et les jugements péremptaires des bureaucrates passés au moule de la Commission européenne, des hommes d'affaires et des intellocrates patentés.

L'ensemble de leurs phobies, de leurs pulsions, de leurs préjugés, de leurs ignominies et de leurs haines constitue une géopolitique européenne du mépris.

Les quelques éléments que je publie ici n'apprendront rien aux Européens de l'Est qui regardent se dandiner dans les lieux sus-indiqués les ours savants de la social-démocratie et du social-libéralisme avec un sourire tellement lassé qu'on n'y voit plus la moindre trace de dégoût. Mais je me fais fort de faire découvrir quelques vérités pas bonnes à dire aux Européens de l'Ouest qui prennent au pied de la lettre le discours « européen » et la promesse de l'élargissement.

Décalage spatio-temporel

L'Europe de Nos Elites est une Europe décalée : c'est l'Europe atlantique dessinée au temps de la guerre froide. Sa capitale politique s'appelle Washington, son pôle financier est à New York, ses principaux points d'appui se nomment Tokyo, Londres, Berlin, Rome, Madrid.

Paris est une capitale peu sûre en raison des rebellions politiques que le souvenir du général de Gaulle peut y faire renaître à tout instant.

Tout ceci est trop connu pour qu'on y insiste. Je me permets cependant de noter dans la novlangue de Nos Elites que le *limes* civilisationnel recoupe exactement l'espace communicationnel : les gens de médias s'installent volontiers à New York pour nous faire vivre les derniers jours de l'élection présidentielle américaine (sur le thème : *Paris vit à l'heure de New York*) alors que le bouleversement de la vie politique à Sofia est traité par un reportage de quelques minutes suivi de cinquante secondes de commentaires crispés. Il va sans dire que Los Angeles est plus près de Paris que Bucarest.

Par voie (aérienne) de conséquence, le déplacement dans une capitale balkanique d'un « grand professionnel des médias » (par exemple le célèbre lecteur de prompteur de la première chaîne française) suppose une tragédie sanglante conclue par une issue heureuse : par exemple l'élection au poste de premier ministre d'un quadragénaire ultralibéral formé à Harvard et décidé à juguler l'inflation en augmentant le prix des produits de première nécessité.

La hiérarchie de l'information est l'exact reflet du savoir moyen de Nos Elites ouest-européennes sur l'autre moitié du continent.

Zones sauvages

Par savoir *moyen*, j'entends la somme de préjugés, clichés, bribes de souvenirs scolaires et images glanées au journal du 20 heures par un « décideur » moyen : dirigeant de la FNSEA, jeune cadre de la CFDT, habitué des missions internationales du MEDEF, conseiller en développement durable auprès du secrétaire d'Etat à l'Environnement d'un gouvernement de droite, ministre des Affaires européennes dans un gouvernement de gauche, spécialiste PECO d'un quelconque établissement financier de la place de Paris...

Voilà une dizaine d'année, l'un de ces bons bourgeois ouest-européen plaignait ses partenaires tchèques d'avoir à « quitter Paris pour retourner vivre dans un pays plongé dans une terrible guerre civile » : le brave homme devait situer Prague entre Zagreb et Sarajevo ! Comme la plupart des décideurs de niveau moyen ou moyen-supérieur, il confondait la Slovénie, la Slovaquie et la plaine slavonne avec une allégresse d'autant plus grande qu'il se fichait complètement de ce qui pouvait se passer dans ces zones sauvages.

Avant la guerre menée par l'OTAN contre la Yougoslavie en 1999, la plupart de ces décideurs ne savaient pas situer correctement l'Albanie et la République de Macédoine et ils ont vite oublié où se trouvait le Kosovo. L'ensemble des Balkans est d'ailleurs classé dans ces zones sauvages où par définition on se garde de mettre les pieds. Bien entendu, une escale à Dubrovnik, Split ou Zadar, au cours d'une croisière sur l'Adriatique avec des amis est à classer parmi les délicieux souvenirs de vacances dans des ports très jolis où les serveurs parlent anglais.

Exemple :

- *Tourkich coffee, sir ?*
- Oh ! non, enfin *no ! Nescoffee, plize !*

Le riche domaine des langues européennes nous permet d'ailleurs de signaler une exception dans la géopolitique de la sauvagerie et des sauvages. Je veux parler de l'exception roumaine qui s'explique par le fait que le roumain est une langue latine. Ce qui rend la culture roumaine proche de la culture française. Mais cela ne signifie pas qu'il faille retourner à Bucarest pour voir ce qui peut s'y passer depuis qu'on est allé s'y faire photographier aux côtés de Petre Roman. Les Roumains ont désormais la démocratie et ils peuvent se débrouiller comme ils l'entendent. C'est ça, la liberté !

Ces moqueries ne seront pas appréciées par nos élites qui ont un contre argument décisif à avancer : la preuve que les Balkans sont un pays de sauvages, c'est que toutes les ethnies se sont fait des guerres de sauvages – la plus sauvage de toutes les tribus étant celle des *Milosevic*, autrement dit les Serbes. CQFD.

Pays barbares

Les zones sauvages sont à distinguer des territoires barbares. Ces territoires se définissent par leur particularité linguistique : les pays où l'on parle russe ont été jusqu'à une date récente des pays communistes. Ce qui signifie que ces vastes étendues n'ont jamais fait partie de l'Europe et n'en feront jamais partie. Ce que nos élites justifient par un argument péremptoire : ils n'ont pas la même civilisation que nous autres. Le fait que la Russie soit chrétienne depuis un bon millier d'années n'ébranle point la certitude : *ces popes barbus, ces icônes, ça fait tout de même très oriental !* Dans la géopolitique post-moderne, l'Occident n'a pas d'Orient. Les plus érudits évoqueront le schisme, qui ne les empêche pas de considérer que la Grèce fait naturellement partie de l'Union européenne et de célébrer Bucarest comme un « petit Paris ». D'ailleurs, on en étonne plus d'un en rappelant que les Roumains sont en général de religion orthodoxe.

Je reviendrai sur les pays amis de l'Occident mais il faut d'abord que je dise comment nos élites regardent la Russie. C'est d'ailleurs assez simple : la Russie est considérée comme un empire vaincu. En gros, voici comment ça c'est passé :

« Il y avait la guerre froide, et puis le Mur est tombé. Alors nos amis américains se sont écriés : « on a gagné ! ». Eh oui, on a gagné, on a eu les russkoffs, ils ont replié leurs troupes et leur pays s'est cassé en plusieurs morceaux. Même, au début, on était pour la Biélorussie (qu'on appelait Belarus pour bien

montrer que ce n'était plus la Russie) et on soutenait les Ukrainiens. Puis on s'est aperçu que l'Ukraine était vraiment trop mafieuse et que le président biélorusse posait des problèmes alors on a tout laissé tomber. Des barbares, tous autant qu'ils sont ! Mais des barbares qui nous laissaient tranquilles quand il y avait ce brave Eltsine, avec ses cuites mémorables, ses oligarques et ses ministres ultra-libéraux qui expérimentaient leurs recettes dans un chaos indescriptible.

« On faisait de sacrées virées, au début des années quatre vingt dix ! Dans les files d'attentes des aéroports pourris de Moscou, de Kiev, de Minsk, on ne parlait que des filles, superbes, qui attendaient le client occidental aux portes des grands hôtels. Cent dollars la passe, une misère ! »

La Russie humiliée, cassée, vendue, empêtrée dans l'épouvantable guerre de Tchétchénie – cette Russie misérable était conforme à son image barbare et Nos Elites pouvaient se distraire au spectacle de cette déchéance. Quand elles apprenaient que les soldats russes plongés dans la boue sanglante de Grozny vendaient leurs armes et leurs officiers à leurs ennemis, elles riaient d'autant plus fort qu'elles avaient eu peur, vraiment très peur, de l'Armée rouge. Mais Poutine est venu. Tout de suite, Nos Elites ont senti que le bonhomme était dangereux car il voulait en finir avec l'anarchie russe. On se fichait bien que Boris Eltsine ait été un ancien apparatchik communiste, alors qu'on ne perd pas une occasion de rappeler que Poutine est un kagébiste, un espion et même une « barbouze » qui est en train de devenir le nouveau tsar de la Russie. Coup double : on tape sur le KGB et sur les tsars, ce qui montre qu'on est dans la ligne démocratique – étant entendu par ailleurs que la démocratie, ce n'est pas fait pour les barbares.

Tel est le point de vue de Nos Elites sur la Russie. Elles préfèrent, et de loin, la Chine continentale – même au lendemain de Tien An Men car « il faut être réaliste, mon cher, si vous croyez que nos concurrents américains vont se gêner pour nous prendre des parts de marchés pendant que nous invoquons les droits de l'homme ! ».

Nos marches de l'Est

Je ne prétends pas que Nos Elites éprouvent un total sentiment de rejet à l'égard des anciens pays du Bloc de l'Est. Il y a des sauvages utiles et des barbares acceptables – mais à condition qu'ils soient en petit nombre et bien situés sur la carte. Là encore, la nouvelle donne géopolitique est simple à comprendre : l'armée russe-rouge ayant reculé, il faut contrôler les territoires sauvages ou barbares qui entourent quelques points habités à l'Est (« une bien belle ville, Prague ! » ; « du Hilton de Budapest, quelle vue superbe tout de même ! ». « Et le prix d'une pute à Varsovie, c'est combien maintenant ? »).

D'où la création de ce qu'on appelait autrefois des marches, autrement dit des zones-tampons destinées à empêcher que les sauvages et les barbares n'envahissent l'occident. Ces nouvelles marches sont formées par les premiers pays déclarés « éligibles » à l'entrée dans l'Union européenne : Pologne, République tchèque, Hongrie, Estonie. Ce sont des zones remilitarisées par l'OTAN qui sont appelées à constituer des barrières efficaces contre les immigrants sauvages (Roumains, Bulgares, Russes) mais, dans l'esprit de Nos Elites, il n'est pas question de les considérer comme de « vrais Européens ».

C'est ce que les dirigeants de l'Ouest avouent lorsqu'ils évoquent une « Europe à plusieurs vitesses » avec un « peloton de tête » dans lequel se trouve « naturellement » le groupe des fondateurs de l'Europe lotharingienne dans laquelle tous ces Slaves ne sont pas. Bien sûr, on gardera une petite préférence pour les Polonais qui sont « catholiques comme nous » - ce qui est une considération agréable aux oreilles des Français d'autres confessions et des Polonais de confession juive¹. Mais à bien écouter Nos Elites, les Polonais restent des Polacks soiffards et bordéliques qu'on laissera tomber s'ils ne filent pas doux.

Nos chers amis

Dans les pays de l'Orient sauvage, Nos Elites ont des amis. D'abord, il y a les Grecs, parce que les Grecs, hein, c'est la civilisation – l'Acropole, Platon, Mikis Théodorakis et les charmantes petites îles au milieu de la mer toute bleue. A l'époque de la dictature des Colonels, nos jeunes élites dansaient le sirtaki à Mykonos en s'efforçant de ressembler à Anthony Quinn dans le rôle de Zorba. Il importe peu à Nos Elites que la Grèce actuelle soit un état ethniquement et linguistiquement purifié qui se laisse facilement gagné par l'hystérie nationaliste comme on l'a vu voici une dizaine d'années à propos de la Macédoine.

Il y a aussi les amitiés plus récentes, qui sont hautement proclamées par Nos Elites intellectuelles à l'égard de populations effectivement souffrantes – croates et bosno-musulmanes pendant la guerre civile en Yougoslavie, tchéchènes aujourd'hui. Ces mouvements de compassion des intellocrates français (une dizaine de gloires médiatiques trop connues pour être citées) seraient tout à fait respectables s'ils ne se doublaient pas d'un total aveuglement sur les dirigeants des populations prises au piège des guerres civiles, sur les exactions de leurs propres milices et sur leurs relations avec des Etats et avec des réseaux terroristes.

Il faudra faire l'histoire des aveuglements des années quatre vingt dix, qui succédèrent, souvent chez les mêmes personnages, au délire maoïste et à l'enthousiasme pour le socialisme réel à la mode soviétique.

■ 1 Nos Elites font implicitement référence à la règle du *cujus regio, ejus religio* qu'elles croient traditionnelles dans notre pays alors que la France a mis en œuvre le principe de tolérance au sortir des guerres de religion. Cela dit, Nos Elites vont rarement à la messe et confondent généralement le catholicisme avec une doctrine sacrificielle imposant aux pauvres d'édifiantes privations.

On se contentera ici de relever poser trois questions :

- Comment des intellectuels démocrates ont-ils pu soutenir le nouvel État croate, dirigé par un négationniste qui avait repris les insignes et dénomination de l'époque nazie et qui commandait à des bandes de tueurs oustachis dont la cruauté était égale à celle des extrémistes serbes ? La question reste sans réponse, alors que la Croatie est aujourd'hui un pays ethniquement purifié (à 2% près) et campé dans un nationalisme qui devrait indigner ceux qui ont claironné leur haine de l'Autrichien Haider – bien oublié aujourd'hui.

- Comment des défenseurs patentés des droits de l'homme ont-ils pu présenter le Bosno-musulman Izetbegovic comme un humaniste accompli alors que ce seigneur de la guerre s'est appuyé sur plusieurs milliers d'extrémistes musulmans venus de divers pays (Pakistan, Afghanistan, Algérie...) pour ses opérations de guerre et de nettoyage ethnique ? Nul n'a jamais ignoré que c'est un des très vieux compagnons d'Izetbegovic, Hasan Cengic, qui regroupa ces militants dans la 7^{ème} brigade du 3^{ème} corps d'armée bosniaque. Cette brigade a commis des crimes de guerre dont la cruauté égale celle des miliciens croates et serbes, et c'est en son sein que les futurs militants d'Al-Qaïda se sont fait la main. Que de silences gênés, depuis le 11 septembre, sur ces égorgés et sur ceux qui les commandaient !

- Comment se fait-il enfin que les défenseurs des indépendantistes tchétchènes ne s'inquiètent pas de leurs liens attestés avec Al-Qaïda et avec le défunt gouvernement des taliban ?

C'est tout de même un curieux destin que de cautionner par deux fois des gouvernements liés à des groupes terroristes que l'on condamne avec des mines horrifiées lorsqu'ils s'en prennent aux symboles et aux intérêts américains !

On devine que ces inconséquences résultent de tactiques parisiennes qui n'ont rien à voir avec les peuples martyrisés. Qu'il s'agisse des Balkans ou de la Tchétchénie, les solidarités proclamées par Nos Elites intellectuelles procèdent encore et toujours du mépris de fer pour l'Europe vivante et trop souvent souffrante. Un an après la chute de Ceausescu, la cause du peuple roumain était oubliée. Ceux qui proclamaient farouchement que « l'Europe commence à Sarajevo » en 1995 se soucient comme d'une guigne, dix ans plus tard, de la pauvreté des peuples de Bosnie-Herzégovine. Les Tchétchènes seront bientôt oubliés, comme les Afghans depuis la chute du régime des taliban.

Les victimes « éligibles » à la compassion parisienne connaissent ou connaîtront le même sort que les pays éligibles à l'entrée dans l'Union européenne : ayant joué leur rôle de peuple souffrant et de pays méritant (par les sacrifices qu'il s'est imposés) ils n'intéressent plus les pays riches et les cénacles parisiens.

Telle est la « vision » de l'élite au pouvoir.

Elle serait désespérante si elle reflétait les sentiments des Français. Mais d'un bout à l'autre de notre continent les Européens savent – aussi bien que les Français – que le groupe socio-politique qui tient la France est une élite discréditée et finissante dont une majorité de Français souhaite se débarrasser. Ils constatent que les diplomates français agissent pour la paix et le développement de toute l'Europe. Ils ignorent trop souvent que beaucoup de Français sont fidèles aux amitiés traditionnelles de la France – et qu'ils seraient bien plus nombreux s'ils disposaient d'informations fréquentes et sérieuses sur leurs voisins de l'Est européen.

Lorsqu'il reprendra en Europe de l'Ouest, le mouvement de l'histoire effacera les géographies méprisantes.

Antoine de Saint-Fréjoux

Qu'est-ce qu'une vie ratée ?

Philippe Lauria

est docteur en philosophie.

Qu'est-ce que « la sagesse des modernes » ?

N'hésitons pas un instant : le plus souvent – pas toujours - de la sottise enrobée de chocolat pour bobos et amateurs de foin philosophique. En veut-on des exemples : la morale sans « moraline » de l'humanisme du désespoir de M. Comte-Sponville¹ et la morale de l'homme-Dieu de M. Ferry. Cette prose à faire du chiffre en librairie mérite-t-elle une analyse fine ? Disons qu'elle mérite attention, tant il est vrai que la teneur des insipides discours d'experts ès philosophie - une fois dégagée du fatras et des justifications contorsionnées contractées à l'Université² – se ramènent généralement à ce qui se vend en rayon d'hypermarchés.

■ 1 Pour réfuter la morale de M. Comte-Sponville, disons : cette morale est une belle maison sans fondations ni toit ; vous allez adorer y demeurer !

■ 2 C'est là que les concepts fleurissent jusqu'à la nausée. D. Shayegan, grand lecteur devant les occidentaux, nous en donne un feu d'artifice parce que, comme le dit le titre de son livre, *La lumière vient de l'Occident* (éd. de l'Aube, 2001) : fantomatisme, virtualisation, espace de transmutation, déplacement ontologique, éclatement des ontologies, espace imaginal de l'âme, et même... bricolage, dédramatisation de la vision tragique, sans oublier l'humour italien : « il pensiero debole » (la pensée faible, de l'heideggerien G. Vattimo). La lumière viendrait donc de l'Occident (ah bon ?!). Il n'y manque que « la masturbation onto-téléologique », que nous suggérons pour aborder la prolifération conceptuelle.

Ainsi, le *Qu'est-ce qu'une vie réussie* ? de Luc Ferry permet-il au moins d'accéder à une certaine « quintessence ».

L'ouvrage a le mérite d'être simple : il y est question de l'homme-dieu. *Was is das* ? Un peu de Nietzsche, un peu de Hegel, pourquoi pas un zeste de Marx et, bien sûr, un peu de l'humanisme supposé, du gentil Jésus.

La philosophie à l'état sympa

La question de la vie bonne posée par M. Ferry est évacuée dès le départ du champ du religieux, de la morale et même de la métaphysique. Pourquoi la pensée religieuse et morale ne peut-elle rien dire sur la vie bonne ? Réponse :

1^{er} argument : Aujourd'hui, nous sommes tous laïques et il faut évacuer la question du bonheur de la problématique religieuse. Après un semblant de démonstration, la conclusion revient à peu près à : Ne parlons pas, je vous prie, de choses un peu inconvenantes et qui fâchent (p. 38 et ss.).

Veut-on des arguments imparables ? En voici : le religieux recule ; c'est une affaire privée ; il ne fonde plus le politique ; il y a conflit entre humilité chrétienne et rationalité cartésienne ; refus des arguments d'autorité. Personne n'en veut, n'en donnons plus... Stupéfiant de rigueur philosophique.

Une tautologie mérite au moins l'examen : L. Ferry précise que la religion promet de me sauver par un Autre tandis que la philosophie veut que je me sauve moi-même. Puisque je fais de la philosophie, mettons hors du religieux le thème du bonheur. CQFD.

2^{ème} argument : La morale ne suffit pas. Si la morale est une condition nécessaire pour le bonheur (paix sociale), elle n'est pas une condition suffisante, « loin s'en faut ». A preuve, les problèmes affectifs ! Et le vieillissement ? Et la mort ? Et le sens de la vie ? Et le combat contre la banalité et l'ennui ? énonce notre philosophe sans se demander si religion et morale n'avaient pas justement leur petite idée là-dessus. La mort, la vie ? Hors sujet ! Je fais de la philosophie, moi monsieur !

3^{ème} argument : La métaphysique, c'est fini... Et pourquoi est-ce fini ? Parce que c'est fini : après Nietzsche, Heidegger, et les autres, t'as pas compris que c'est fini ? (On ne trouve guère plus d'arguments dans *Qu'est-ce qu'une vie réussie ?*). Il s'agit sans doute de cette fameuse *fin de la métaphysique*, cet attrape-nigaud pour philosophastres. Je ne vois pas comment on peut se dire philosophe, parler des fins humaines, de bonheur, etc. sans faire un peu de métaphysique.

Bref, la philosophie est « un espace sans lieu » ! Comme si, dans cette présentation, elle n'avait aucune intrication avec le religieux, la morale, la métaphysique... Ce n'est pas non plus de la science. Pourtant, on va voir que la philosophie est capable de faire un peu de tout ça sans en faire, et même du sacré qui n'en est pas. Examinons le secret de fabrication.

En effet, il a beau avoir voulu liquider la métaphysique, L. Ferry pose la question : *Veut-on tout désacraliser pour sacraliser la marchandise ?* Même un philosophe aussi jusqu'au-boutiste que Nietzsche (auteur de l'Antéchrist) n'aurait pu se passer d'une réflexion sur l'absolu, admettant tacitement qu'il y a du « non-négociable » (p.38).

Si nous vous suivons bien et sans être méchants, monsieur Ferry, vous voulez du sacré qui ne soit pas du sacré. Votre philosophie *light* veut du sacré *light* !

Enfin du Sacré allégé !

Après avoir évacué religion et métaphysique de la question du bonheur, peut commencer l'exposé des grandes thèses de la philosophie classique, chrétienne et moderne, dont L. Ferry va tirer le meilleur pour aboutir à une belle synthèse de morale démocratique prête à emporter, celle de l'homme-dieu !

En résumé, toutes les philosophies traditionnelles ont de grands mérites, mais leur défaut essentiel serait de nous conduire à une alternative qu'on ima-

gine déchirante pour l'auteur lui-même : soit elles aboutissent au religieux (pas bon), soit elles glissent sur la pente d'une désacralisation, qui finit par être morbide et faire le lit des pires idéologies, celles des ultra-libéralismes, des Hitler, des Le Pen.

La première voie est aliénante ou hors sujet (M. Ferry paraît penser l'un et l'autre : ne faut-il pas sacrifier à la déesse laïcité ?). La deuxième est affreuse dans ses conséquences.

Moralité : il faut une pensée qui ne soit ni morale, ni religieuse, ni métaphysique, mais bienveillante, même aux catholiques, et qui promette le bonheur à l'homme-dieu (« Ce n'est pas ma faute si l'homme se veut dieu, semble avouer L. Ferry dans les interlignes ; qu'à cela ne tienne, fabriquons-lui une morale sur mesure ! »).

Mais, comment la morale peut-elle être une morale sans morale, la fin ultime de l'homme purement laïque et la philosophie non-métaphysique, voire non-philosophique³ ? Au fait, n'existe-t-il pas quelque part un "truc" qui s'appelle *phénoménologie* ?

Oui, c'est ça, une transcendance immanente ! Une universalité au cœur même du monde ! La science et la mathématique ne sont-elles pas identiques à Pékin et à Paris ? ! Oui, c'est bien ça, elles sont universelles, transcendantes au sens de Kant et pourtant elles sont mondaines ! Ouf ! Nous voilà « sauvés (de justesse) par les phénomènes », pour inverser la belle phrase d'Aristote.

La théorie de M. Ferry s'énonce : « Je n'y peux rien, il y a de l'universel : le beau, le vrai, le bien. Et personne, non personne, ne peut me démontrer que ça vient de Dieu ». En ce constat réside toute l'astuce pour bâtir une spiritualité laïque. Autrement dit, une transcendance comme horizon de sens et non un fondement ou un Être.

M. Ferry reconnaît des valeurs transcendantes. Il ne peut identifier le fondement ultime de « cette donation » (p.441-442), mais, quelle que soit la source de ce mystère, l'homme-dieu doit aller à la rencontre de ces valeurs universelles. Son programme est simple : explorons cet universel en bons phénoménologues et arrêtons de nous battre autour d'impossibles querelles métaphysiques et religieuses.

Je vous suis M.Ferry ; après Heidegger et Derrida, je ferai la *phénoménologie de la platitude de mon plat*. Apaisons-nous en braves kantien, relativistes et démocrates. Citons :

Le terme de nature « ... désigne la capacité que nous prête la philosophie, et au-delà d'elle la politique moderne toute entière, d'inventer par et pour nous-mêmes un univers moral, une société des hommes pacifiée par l'édiction de

■ 3 *La non-philosophie* est le titre d'un livre du philosophe Laruelle, auteur profond mais avec un amour du verbe profondément contorsionné.

lois « anti-naturelles » telle, par exemple, celle selon laquelle ma liberté doit s'arrêter là où commence celle des autres... ».

Entendez, la nature n'est qu'un produit de notre pensée (Kant et la fameuse révolution copernicienne). Nous n'allons pas ici tâcher de montrer que ce relativisme vide (« qui a les mains pures mais qui n'a pas de mains... », Péguy) ne peut empêcher, ni les guerres de religions, ni le mal de vivre ; simplement noter que cette spiritualité laïque pourrait assez bien ressembler au parfait programme d'une vie ratée.

Qu'est-ce qu'une vie ratée ?

Phénoménologie + art + autrui-baratin + « un je-ne-sais-quoi ».

L'humanisme de l'homme-dieu veut s'inscrire dans la triple perspective d'une théorie, d'une praxis et d'une sotériologie (p.458). (C'est tout ? Mais c'est une religion !).

Si l'on ne veut pas revenir au bonheur cosmologique des anciens, ni tomber dans la logique du bien-être et de l'intérêt (utilitarisme qui fonde le libéralisme). Si l'on veut éviter le dogmatisme commencée avec la théorie grecque, qui n'est pas axiologiquement neutre (dixit Weber), ni accepter la démiurgie de la révolution scientifique et technique (sans refuser le progrès), il ne reste que les quatre piliers... de la « *spiritualité laïque* » :

1) *L'universel singulier* : voire la singularité des personnes et des œuvres d'arts, toujours particulières et à la fois universelles. Plus j'accueille la différence, plus je me singularise. Un peu d'universalité grecque et de Hegel. (Cannicule, 15.000 personnes meurent seules. C'est beau, l'universel singulier).

2) *L'intensité des expériences*, le style, l'art. (Un peu de Nietzsche, ce Nietzsche qui considérait que les grandes cités se distinguent par l'esclavage...). Et le sexe ? Cultivons-nous, lisons Sade, littérature des limites, comme dirait le très nuancé Sollers ; pas le porno (pas pareil que l'érotisme, attention !...). Pédoophilie et intensité des expériences. C'est beau.

3) *L'amour* : la singularité serait aussi la réponse au problème pascalien : on n'aime pas le moi mais les qualités du moi, alors qu'aime-t-on ? Réponse de l'homme-dieu : « Parce que c'est toi ! » - la singularité. Contresens typique du kantien, ici sur le problème de Pascal : le chrétien aime vraiment le moi ou l'autre par intérêt, mais cet intérêt est sublime, détaché ; non des qualités mais des fausses qualités.

4) *L'instant* : une flamme, un instant de grandeur dans les yeux de l'homme, un je-ne-sais-quoi de sotériologique (i.e. révélateur). Un « ce que tu veux » démocratique, au fond. C'est si beau que j'en bâille : que peut bien nous faire cet instant sentimental devant la fuite du temps et la mort ?

En résumé, la « *pensée élargie* » (L. Ferry) irait plus loin que les compromis de l'époque entre dogmatisme et scepticisme, parce qu'elle rassemblerait l'ensemble des ingrédients d'une théorie et d'une pratique qui évite le désenchantement du monde : parce qu'on s'accepte, parce qu'on accepte l'autre, parce qu'on cherche sa voie, parce qu'on ne renie ni science, ni art, ni progrès ; et parce que nous devons cultiver ces valeurs pour parvenir à nous sauver, « nous sauver par nos propres forces » (p.471).

Mais dans votre programme, cher monsieur Ferry, nous y sommes depuis longtemps ! Se sauver « par ses propres forces », c'est bien là tout le drame « des modernes ». Cela ôte-t-il le désenchantement morbide (d'après des statistiques récentes, la France serait au premier rang du nombre de suicides chez les jeunes et les plus âgés), la barbarie des villes et la joie rigolarde de nos écrans de télévisions ?

Monsieur Ferry, nous apprécions la clarté de votre livre, mais avec tout le respect que nous vous devons, à vous qui dites admirer l'Évangile, rappelons cette parole de l'Homme-Dieu :

« Qui veut sauver sa vie la perdra, mais qui perdra sa vie à cause de moi et de l'Évangile la sauvera. »⁴

La morale, ou la non-morale - comment dire ? - démocratique de l'homme-dieu n'est qu'un art doux, et parfois brutal, de l'autodestruction. A sa « *pensée élargie* », s'oppose utilement l'esprit de la *porte étroite* ?

« Large, en effet, et spacieux est le chemin qui mène à la perdition, et il en est beaucoup qui s'y engagent ; mais étroite est la porte et resserré le chemin qui mène à la Vie, et il en est peu qui le trouvent. »⁵

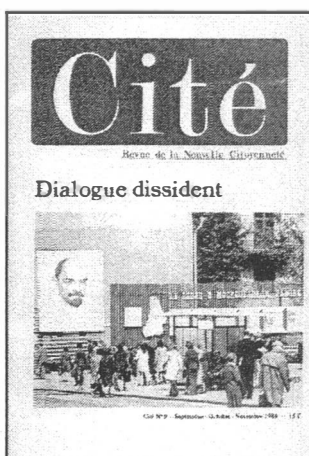
■ 4 Marc, 8, 35.

■ 5 Matthieu, 7, 13-14.

Philippe Lauria

Trésors oubliés

Les anciens numéros de notre revue recèlent souvent des trésors inconnus de nos nouveaux lecteurs. A leur intention nous avons choisi de vous présenter ici le numéro 9 (prix franco 7 €) :



Ce numéro date de vingt ans et *Cité* se préoccupait déjà des pays de l'est de l'Europe alors sous l'emprise soviétique.

Dialogue dissident

- Éditorial : Dialogue dissident
par Philippe Cailleux
- Nature de l'Union soviétique
entretien avec Marko Markovic
- La politique et la conscience
par Vaclav Havel
- A propos de la pensée dissidente dans les
pays de l'est européen
par Martin Hybler
- Voyage en Chine : Chine millénaire, Chine
nouvelle
par Michel Fontaurelle

Ainsi parlait Bovethoustra

Criton des Alpes

ne cesse de prendre de l'altitude... Le voilà en mesure de détourner sur notre modeste tarmac le *jet* qui véhicule de gloire en apothéose médiatique le prophète moustachu de l'Unique Vertueuse Alternative. Amaque au Larzac ? Fumeurs de pipes bourrées à l'OGM s'abstenir !

Disciples, ô mes disciples, je vous vois errer dans l'extrême de la confusion.

Des plaines et des vallées, monte vers mon alpestre ermitage la méchante rumeur. Elle dit, l'insinuante, que vous frayez avec le clan Verdet, croyant me faire plaisir en broutant l'avoinée¹ !

La bourrasque plaque sur la roche des images de papier que le gel a tôt fait de figer : elles montrent, les maudites, des critoniens portant la moustache gauloise et tirant la bouffarde !

Les jeunes femmes qui me visitent portent dans leurs paniers tressés des produits et breuvages auxquels Criton n'est pas accoutumé : pousses de soja, jus de carottes, maïs sous préservatif avec étiquettes attestant que la chose molle et fade n'a rien de transgénique !

Puis les belles visiteuses, oubliant leurs douces habitudes, passent la nuit en poses yogiques. Elles disent attendre la planète *Altermonde*, celle du monde meilleur. Et lorsque les étoiles pâlisent, elles quittent leurs voiles mystiques pour célébrer, nues dans la rosée, l'aurore du bovisme.

Horreur du bovisme

Criton le Sage, l'auteur apprécié du *Ton Paisible*, le Maître à la parole aussi raréfiée que l'air des cimes – en ce qu'elle se tient sur le pic de la Pensée authentiquement pensante – doit ici confesser la colère dont il fut saisi à la pointe du jour.

Colère rendue terrible par le sevrage de tendresse, l'insipide pitance et les douceâtres homélies dont il fut abreuvé dans l'interminable nuit d'un automne hivernal.

En cette aube grise, saisissement muet devant l'évidence ! Cris et tremblements ! Tonnerre de la voix enfin libérée, proclamant la vérité vraie : ce n'est point l'Aurore, ô Veilleuses mystayogique, mais l'horreur, la sainte horreur du bovisme !

■ 1. L'erreur est manifeste. Criton n'a plus l'oreille de ses vingt ans : il a confondu l'avoinée avec la *Voynet*, naguère cheftaine des Verts. Notre ami a l'excuse du grand âge.

Ce qu'il en est du bovique, Criton veut le révéler au monde des hommes afin que chacun désormais se garde des litanies, postures et entrechats de la Réaction drapée de noir – autre forme de la bêtise à front de taureau.

Oh ! certes, nul n'ignore que le bovisme est l'idéologie qui s'incarne dans le corps médiatique de José Bové. Mais hormis Criton et quelques sages, qui s'interroge sur l'apparition soudaine du gallo-moustachu ? Qui médite sur la perspective historique dans laquelle le bovisme se situe ?

L'alpestre penseur demande qu'on prenne garde ! L'homme du Larzac est en deça de la tradition juive et au-delà de la tradition chrétienne. Mais où donc, Ventrebleu ? Précisément à côté de la plaque – en ces Indes de carte postale qu'on prisait fort dans les années soixante huit et qu'on mélangeait à une prose évangélique libérée des Dix Commandements que scouts affranchis et abbés émancipés réputaient caporalistes et paternalistes.

C'est dans cette fantasmagorie qu'il faut placer la première transmigration bovine : le jeune citadin élevé aux Etats-Unis puis en un pieux collège français se transforme en Paysan-enraciné sur plateau du Larzac, lisant à la veillée Bakounine et Kropotkine comme le font toutes nos bonnes vieilles familles paysannes. C'est ainsi que le Larzacien anarchiste copinant avec les rose-chrétiens passa quelque trente années de sa vie, faisant paître brebis et fabriquant fromages dûment marchandisés tout en participant à maintes batailles pichrocholines contre les militaires..

Advenue du surhomme

Mais oyez à présent cette merveille ! C'est au tournant du millénaire que s'effectua la deuxième transmigration – du Paysan-du-Larzac en gourou de la jet set anti-mondialiste. Parut le nouveau Bougnat Vivant adulé par les Eminences *Monde diplomatique*, soutenu par les vieux stratèges trotskistes, assisté par le Comité Jeunes Taupes rouges, l'Association des Anciens hippies, la Communauté des Rescapés du Pavot, le Club Lanza del Vasto, les commandos de la Paix Verte, les Chiennes de Garde de La Garenne-Gazon, le Comité de défense de la Dinde berrichonne et mille autres groupes représentatifs de la Société Civile.

Les critoniens se souviennent que c'est à l'occasion du saccage d'une mangeoire moderne que la gent médiatique fondit sur le Don Quichotte (*Don Bovotte* en bas-occitan) de Millau comme la vérole sur les bas-vergés larzaciens et le proclama incontinent Contestataire de l'Année. Le Bovvah Vivant fut transporté sur les hauts plateaux de la télévision, projeté de Boeing en Airbus d'un bout à l'autre du monde afin que chacun puisse ouïr les pipotages du Pipeux mélancolique et apprendre que la Société civile française souffrait de la Mal Bouffe.

On ne vit pas seulement lou Bové à Seattle, Porte Alegre, Doha, Gênes et Florence - où il avait sa place de syndicaliste paysan - mais aussi en Palestine, se proclamant chargé de mission d'une « société civile » qui ne lui avait rien demandé – et surtout pas de prononcer des paroles définitives sur le conflit en cours avant d'abandonner en toute hâte les populations noblement interpellées aux violences guerrières. Criton ne se souvient pas des impératifs qui poussèrent l'ancien combattant du Larzac à reprendre le chemin de la France : un message du sous-commandante Marcos ? Le fauchage d'un champ de blé suspect sous l'œil des caméras ? Un colloque sur la colonne Durruti ? Une dégustation de petits fours sans ogéhemmes à la mairie (libérée) de Champignouff ?

Hormis Criton et ses disciples, personne ne s'avisa que les voyages intercontinentaux de Bovéthoustra le rendaient complice des constructeurs d'aéronefs bouffeurs d'oxygène. Et les fanatiques de l'air pur trouvèrent tout naturel que l'homme à la bouffarde apporte sa contribution personnelle à la pollution tabagique. Combien de jeunes, combien d'enfants sont aujourd'hui tabaco-dépendants à cause de la diffusion massive des images du Bové fumant son pétun ? Combien d'adultes ont replongé dans la dépendance tabagique pour avoir cru qu'un faucheur d'ogéhemmes ne pouvait se livrer qu'à de saines consommations ?

A titre personnel, et sans engager la revue qui l'héberge, Criton tient à dire qu'il aurait collé un pain sur la tronche bovine s'il avait rencontré le contemporain de la « mal-bouffe ». L'Alpestre penseur se souvient qu'il eût faim, à Londres dans sa jeunesse ; le triste casse-croûte de viande grillée et de pain était un repas de fête lorsqu'il parvenait à réunir la modique somme de six pence. Qu'elle était bonne, et roborative, la mauvaise bouffe de la chaîne de restaurants Wimpy's dispensatrice de vues soudain optimistes sur la condition d'exilé et capable de transformer, l'industrielle magicienne, un pitoyable traîne-savate en frémissant admirateur des jeunes grâces posées sur les pelouses ensoleillées des parcs anglais...

Brouillé par la bouffée nostalgique, le regard critonien tomba sur le titre d'un ouvrage qu'une étudiante rêveuse tenait sur ses genoux dans l'autorail qui montait vers l'Engadine : « *Ainsi parlait Zarathoustra* ». La blonde et innocente créature helvétique venait de révéler à Criton la source même d'où s'écoulait le mince filet d'eau philosophale qui alimentait la mare conceptuelle dans laquelle barbotait le Moustachu avant qu'il ne soit placé sur orbite planétaire.

Nietzsche, le vieil adversaire ! Nietzsche, maître à pontifier du Bovard magique et de tous les bovidiens ! Il fallait y penser...

Criton eut cette audace – de penser l'impensable.

De retour en son alpage, il chercha et trouva dans la parole hautaine de

Zarathoustra l'écho anticipé des propos du Souverain Poncif, Josephus, roi des pontifiants.

Que disait donc le faux sage fin-de-siècle, caricature de Criton l'Alpestre ? Ceci :

« J'aime la forêt. Dans les villes on vit mal ; y sont bien trop nombreux les êtres en chaleur ». Et d'ajouter : « N'est-ce mieux de tomber entre les mains d'un meurtrier que dans les rêves d'une femme en chaleur ? »

Criton admet que le Babah Vivant (Baba Coule pour les intimes) ne parvient pas à atteindre la pose grotesque et le cabotinage inouï du mage nietzschéen : les gazettes n'ont-elle pas rapporté que le Larzacien avait changé de compagnie lorsqu'il se fut réincarné en Protestataire mondial ?

Il reste que lou José fit son voyage mystique aux Indes avant de garder lou Larzac loin des villes : sans doute, sur les pistes d'Asie, a-t-il entendu la voix du grand Zarafoutraque fustigeant les cloaques urbains : *« Ici pourrissent tous grands sentiments ; ici ne peuvent que petits sentiments à sèches claquettes claquetter !*

« Ne flaires-tu déjà les abattoirs et les gargotes de l'esprit ? Ne suffoque cette ville sous la fumée de l'esprit qu'on équarrit ? »

Cet appel à la pureté originelle, qui jetait les Vandervögel vers les forêts pleines de moustiques et qui résonnait comme un coup d'envoi destinal aux oreilles des étudiants en marche vers la hutte souabe-alémanique de Heidi-Heidegger, est agréable à lire à la terrasse des Deux Magots par une douce soirée estivale. Mais l'écologique invocation à la Verduze verdurante n'empêche pas lou Bové de bavasser dans les décors technicisés des émissions télévisées de variétés – dont le caractère aliénant est pourtant féroce dénoncé par ses companeros libertaires.

Ceux qui estimerait que le procès en nietzschéisme repose sur des attendus par trop fragiles cesseront de chipoter sur l'essence du bovisme lorsqu'il auront pris connaissance de ces autres paroles de Zarathoustra : *« Et j'ai tourné le dos aux gouvernants lorsque je vis ce qu'ils nomment à présent gouverner : trafic et marchandage du pouvoir – avec la canaille !*

Parmi les peuples qui parlaient un langage étranger je vécus les oreilles bouchées : pour qu'étrangers me restassent le langage de leur trafic et leur marchandage du pouvoir ».

Marchandage ! Passé dans les replis du cerveau larzacien, le mot devint Concept promis à bel avenir.

Certes, songea lou Bové, le Pouvoir doit être détruit comme l'enseigne Bakounine - et il est clair qu'il n'est que transaction vile.

Mais, poursuivit cette fine mouche, qui dit Marchandage dit aussi et substantiellement Marchandise. Puisque le Pouvoir domine le monde, ce maudit monde-là ne serait-y pas une marchandise ?

Et dans un ultime spasme, le finaud expulsa cette conclusion bouleversante : *le Monde n'est pas une Marchandise !* En ce sens qu'il ne doit pas l'être, n'est-il pas n'est-il ?

On peignit maintes banderoles pour annoncer la nouvelle, on publia un livre sous la plume de lou José ainsi transfiguré en scribe inspiré – *lou Scribou...*

Mieux vaudrait dire « en scribe aspiré » afin de donner une image plus parlante du mouvement de l'histoire qui emportait le Larzacien émérite dans la nouvelle phase dialectique qui vit l'anti-monde accoucher d'une nouvelle planète qu'on dénomma *Alter Monde* pour mieux inciter les cortèges à converger vers cet Eden groupusculaire.

Le Crépuscule des Bœufs

Oh ! disciples très aimés ! L'alpestre penseur est moins dur de la feuille qu'on ne le murmure sous les treilles mordorées. Il entend la grande rumeur des défilés, kermesses et autres assemblées altermondialistes et les cris qui parviennent à ses nobles esgourdes sont bel et bien ceux de groupuscules. Criton, homme du Discernement, les distingue aisément de la grande colère du peuple des humiliés et des offensés qui voudraient qu'on bouleverse le cours de ce monde-ci, aussi vite que possible car c'est trop de misère.

Or ça ! objectera-t-on du côté de la ligue besancenotte ! Les groupuscules rouges, noirs et verts ne sont-ils pas l'avant-garde révolutionnaire de la grande masse ? Les éclaireurs conscients précédant l'humble foule ? Les torches lumineuses dans la nuit du Capital ?

Criton l'Alpestre propose de remettre la dialectique sur ses pieds afin que nul ne se trompe plus sur le sens de l'histoire : c'est le peuple des méprisés qui se porte en avant et ce sont les troupiers trotskistes, libertaires et verdetts qui se battent les flancs à l'arrière-garde.

Qu'on ne croie pas Criton capable de bévues ! L'alpestre penseur descend souvent de sa montagne pour se mêler aux manifestations des *Alters*. Il ne cache pas que son premier mouvement fut de sympathie car il croyait voir là quelque chose de neuf. Mais sitôt mêlé aux protestataires, il vit que les Vieux étaient maîtres de la rue.

D'abord il reconnut ceux de son âge : les vieux-jeunes aux cheveux toujours longs, mais blanchis, qui tombaient sur leurs épaules voûtées, encore affublés de la veste de toile bleue élimée des vachers américains ou du blouson

noir des émules de James Dean ; les anciens combattants de la première campagne du Larzac et leurs compagnes nattées, qui fabriquent depuis trente ans des poteries invendables en pestant contre les touristes qui ne veulent pas les acheter et contre la société de consommation qui pousse aux dépenses inutiles ; les anciens baigneurs mystiques des plages de Crète polluées chaque été par leurs boîtes de bière hollandaise ; les siphonnés du Gange qui n'ont pas besoin de lutter pour un autre monde puisqu'ils se sont échoués vers 1970 dans les brumes d'une zone mentale que même les plus fauchés des psychanalystes refusent d'explorer.

Puis il découvrit les jeunes-vieux : celles et ceux qui portent la parka de leurs parents avec le même insigne pacifiste tracé au feutre noir ; qui défilent avec la tenue noire de leurs arrières grands-parents ; qui chantent *La Bandera Rossa* comme si c'était encore un défi aux nervis du Grand Capital ; qui portent fièrement un maillot rouge à l'effigie de Salvador Allende ou du Che Guevara ; qui brandissent des drapeaux multicolores avec *Peace* marqué dessus - comme si Dominique Voynet n'avait pas été membre d'un gouvernement qui a ordonné le bombardement de la Yougoslavie...

Et tous, vieux-jeunes et jeunes-vieux, de brandir leurs drapeaux rouges et leurs bannières noires, semblant ignorer que le mur de Berlin est tombé et que l'esprit libertaire fait très bon ménage avec le prêt-à-penser libéral². Leurs groupes rivaux continuent de défiler en formation serrée comme au bon vieux temps, leurs services d'ordre lancent les toujours mêmes slogans qui exaltent un autre monde – mais mort à jamais.

Criton vit aussi le n'importe quoi. Non pas le ludique amusant, la provocation aimable et les inventions d'une jeunesse qui n'était pas sans esprit – mais la répétition vaine et le folklore usé de ce qui avait été effectivement vécu pour le meilleur et pour le pire au printemps soixante-huit. Ainsi cette réplique sinistre du Front Homosexuel d'Action révolutionnaire : un groupe d'une centaine d'hommes coiffés de perruques roses et brandissant des pancartes sur lesquelles il était revendiqué « le droit de jouir plutôt que de (se) reproduire ». Point indigné, Criton observa simplement que la fin de toute reproduction réglait de manière définitive le débat sur l'autre monde possible – puisqu'on affirmait en lettres roses la possibilité que plus aucun monde ne soit.

L'éminent arpenteur du pavé parisien se souvint alors de maintes palabres avec les verdetts qui en venaient volontiers à dire que les humains étaient cent fois trop nombreux sur cette terre et que l'homme lui-même n'était qu'un prédateur de la plus dangereuse de toutes les espèces. Se posait donc le problème de l'élimination des humains en trop – ce qui pourrait se faire par la stricte séparation des hommes et des femmes comme le demande les groupes ultras aux Etats-Unis d'Amérique. Criton en conclut qu'il y avait de la pulsion de

■ 2. Daniel Cohn-Bendit, c'est Pascal Lamy avec des cheveux comme l'observent finement nos insolents confrères de *Pour Lire Pas Lu*.

mort dans ces manifestations pour une nouvelle vie – et pas mal de haines recuites chez les militants de l'amour. Il ne redoutait pas le crépuscule des dieux, accompli depuis que Dieu s'était révélé au peuple juif, ni la « mort de Dieu » - qui n'avait pas attendu Nietzsche pour périr sur sa croix. Mais il craignit le retour des grands sacrifices païens – le crépuscule rouge des bœufs qu'on saigne tandis que s'élèvent les voix très pures des vierges folles.

Gardarem lou Prozac

Par bonheur, Bové vint. Ou plutôt, il resta. Sa bénisseuse parole continua de planer sur les foules – à défaut d'Esprit. En bon berger, le pâtre intercontinental rassemblait tout le troupeau : les enfants des marxistes bordighistes et conseillistes ; les défenseurs des phoques ; les trotskistes polonais ; les fondamentalistes musulmans ; les sexuels bi et trans ; les ultraféministes ; les membres du comité de soutien à Saddam Hussein ; les rouges, les noirs, les verts et quelques bruns ; les Anciens amis de Robert Hue ; les Arafatophiles de toutes obédiences ; la foulitude des léninistes, les derniers chrétiens progressistes, les Radicaux libres...

Lou José ne change pas : il bénit, vaticine, divague, exalte les bonnes vieilles coutumes, le fromage de Roquefort et la vie saine des paysans qui, comme lui, dégustent à dix mille mètres d'altitude des plateaux repas dans le confort d'une cabine pressurisée sous le regard bienveillant d'une hôtesse qui, tout à l'heure, glissera sous sa nuque bronzée un petit coussin.

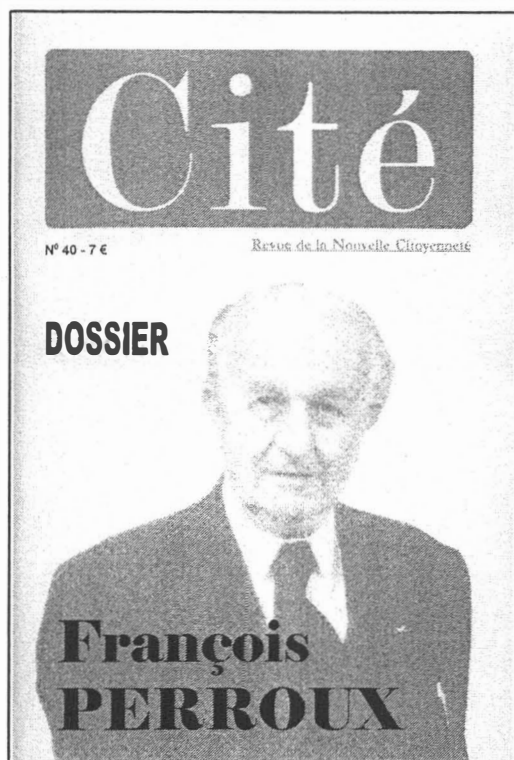
Evoquant cette image, Criton se prend d'une tardive sympathie pour Nietzsche. Car jamais on ne verra, dans une rue de Turin, José Bové se jeter en pleurant³ au col d'un vieux cheval battu par son cocher.

Criton des Alpes

NB : Cette Lettre de Criton existe dans une traduction allemande (*Also sprach Bovathustra*) et une version russe circule à Nijni-Novgorod : *Tak gavaryl Bovétustrë*. Un éditeur italien a procédé à une audacieuse réduction du titre : *Charlatanissimo*.

■ 3. Le 3 janvier 1889, alors qu'il résidait à Turin, Nietzsche aperçut, à la station de fiacre de la piazza Carlo-Alberto, un cocher qui frappait son cheval. Sanglotant, il se jeta au cou de la pauvre bête pour la protéger. Cf. Dr. E. F. Podach, *L'Effondrement de Nietzsche*, Idées/Gallimard, 1978.

Avez-vous lu nos dernières livraisons ?



**ces numéros sont disponibles
au prix de 7 € chaque.**

Une servante au grand cœur sur les bords du Danube

Jocelyne Buche

lectrice passionnée, cueille ici le bouquet de la littérature hongroise: Magda Szabo, enfin heureusement reconnue en France pour son oeuvre si limpide et pleine d'humanité...

La Hongrie est de nouveau à l'honneur en cette rentrée littéraire 2003 : après le prix Nobel décerné l'an dernier au romancier Imre Kertész¹, voici que le Femina étranger récompense une autre grande figure des lettres hongroises, Magda Szabó.

Un peu oubliée en France depuis que le Seuil nous l'a fait connaître il y a une trentaine d'années², elle a dans son pays la stature d'un véritable classique. Elle est l'écrivain le plus traduit à l'étranger, et le roman récompensé par le jury du Femina, *La Porte*³, a obtenu lors de sa parution en 1987 un succès international.

Magda Szabó est née en 1917 à Debrecen, dans une famille protestante et cultivée. Il lui a fallu attendre la fin des années 60, et le radoucissement politique de la Hongrie sous János Kádár, pour sortir de l'ombre. Ses récits, marqués par le milieu religieux de sa province natale, lui ont valu l'étiquette de « Mauriac protestant ». Elle excelle, il est vrai, dans la peinture des âmes blessées et porte un regard indéniablement chrétien sur les êtres qu'elle rencontre.

La Porte est un hommage émouvant à celle qui fut plus que sa bonne, vingt ans durant à Budapest. Elle brosse de cette Emerence Szeredás un portrait inoubliable : un cœur pur sous un abord revêché. La référence à la Félicité de Flaubert est vite dépassée dans cette figure de femme toute en paradoxes.

Car le premier contact avec Emerence est pour la narratrice, écrivain et double de l'auteur, des plus abruptes : une femme de ménage qui exige des références de la part de ses employeurs, qui fixe elle-même son salaire et ses horaires, qui ne leur épargne ni critiques ni sermons, c'est assez singulier ! Att-elle toute sa tête ? D'autant qu'elle interdit mystérieusement sa porte à qui-conque.

Mais, dotée d'une force physique et d'un acharnement au travail incroyables, Emerence est toute entière dévouée aux autres, aux malades, aux pourchassés, aux plus démunis, aux animaux perdus : une véritable Sainte Marthe,

■ 1. Son récit, *Être sans destin* (publié chez 10/18) est, aux côtés des œuvres de Primo Levi, Elie Wiesel ou Jorge Semprun, l'un des plus bouleversants témoignages sur les camps de concentration nazis.

■ 2. *Le Faon* (1962), *Fresque* (1963), *La Ballade de la vierge* (1967), *Les Parents perdus* (1970).

■ 3. *La Porte*, éditions Viviane Hamy, 282 p..

dit l'auteur, « une folle de miséricorde universelle », qui ne cesse jamais, à toute heure du jour ou de la nuit, de balayer la neige, de frotter, de courir porter un plat revigorant à quelque malheureux.

Le roman élucide petit à petit les mystères qui entourent cette forte personnalité, son anticléricalisme, son indifférence politique stupéfiante (« pour elle, Horthy, Hitler, Rákosi, Charles IV c'était du pareil au même ».) La narratrice découvre alors en Emerence l'une de ses destinées marquées par les épreuves, les blessures et les humiliations : « un esprit lumineux », une vraie chrétienne « généreuse, magnanime et qui honore Dieu par ses actes, même si elle en nie l'existence ». Une relation quasi maternelle se noue peu à peu entre les deux femmes ; Emerence se révèle bien vite indispensable à l'écrivain, qui s'ouvre, grâce à elle, au monde des plus démunis.

Le récit de ce magnifique attachement, qui ne peut échapper à une conclusion tragique, se teinte cependant d'un pessimisme grec où l'affection est perçue comme « un sentiment illogique, mortel, imprévisible » et la mort omniprésente ; la mort, se répète la narratrice, « dont la hache étincelante est tenue par les mains enlacées de l'amour et de l'affection ».

D'une écriture tranquille et limpide, Magda Szabó nous offre le portrait superbe d'un être singulier, rebelle et lumineux ; allégorie, peut-être, d'une Hongrie meurtrie par l'Histoire. Ce prix Femina est une belle occasion de redécouvrir l'un de ses plus talentueux écrivains.

Jocelyne Buche

Sommaire des anciens numéros

La plupart sont encore disponibles au prix de 7 €

- Numéro 1 (épuisé) - Quelle défense nationale ?
- Numéro 2 - L'épreuve du terrorisme - Le dialogue social (Emmanuel Mousset) - Libéralisme : le vent d'Amérique (Alain Solari) - La psychiatrie en question (1) (Julien Betbèze) - Littérature (Philippe Barthelet) - Les lectures talmudiques d'Emmanuel Levinas (Ghislain Sartoris) - Fausses promesses de Monsieur Garaudy (Alain Flamand).
- Numéro 3 - La psychiatrie en question (2) (Julien Betbèze) - Les hommes du pouvoir (Emmanuel Mousset) - Libéralisme à l'américaine (Alain Solari) - Quelle politique industrielle ? (entretien avec Jean-Michel Quatrepoint) - Défense : nouvelles données (entretien avec le général Pierre Gallois) - Hugo von Hofmannsthal (Philippe Barthelet) - « Finnegans Wake » de James Joyce (Ghislain Sartoris).
- Numéro 4 - Introduction à l'œuvre de René Girard (Paul Dumouchel) - Table ronde avec René Girard et Jean-Pierre Dupuy - Municipales 1983 (Emmanuel Mousset) - « Polonaise » (Luc de Goustine) - Le théâtre de Gabriel Marcel (Philippe Barthelet).
- Numéro 5 - Tocqueville et la démocratie - « La Révolution conservatrice américaine » de Guy Sorman (Bertrand Renouvin) - L'Après féminisme (Emmanuel Mousset) - Réflexion sur l'insécurité (entretien avec Philippe Boucher) - Voyage en URSS (Michel Fontaurelle) - « Le sanglot de l'homme blanc » de Pascal Bruckner (Alain Flamand) - « Le sujet freudien » (Julien Betbèze).
- Numéro 6/7 - Entretien avec Jean-Marie Domenach - Citoyenneté et politique professionnelle (Léo Hamon) - La France peut-elle avoir une ambition ? (Alain Solari) - Pouvoir et liberté chez Benjamin Constant - Pour une croissance autocentrée (Patrice Le Roué) - L'extériorité du social (Marcel Gauchet) - Deuxième gauche : premier bilan (Emmanuel Mousset) - Voyage en Chine (1) (Michel Fontaurelle) - La fée de Noël (Rémy Talbot) - La sagesse de Raymond Abellio (M. Dragon) - « Fiasco » d'Olivier Poivre d'Arvor (Catherine Lavaudant).
- Numéro 8 (épuisé) - Entretien avec Edgar Morin.
- Numéro 9 - L'Union soviétique (entretien avec Marko Markovic) - La politique et la conscience (Vaclav Havel) - La pensée dissidente dans les pays de l'Est (Martin Hybler) - Voyage en Chine (3) (Michel Fontaurelle).
- Numéro 10 - Racisme : nature et différences (Jean-Pierre Dupuy) - La clé de voûte (Noël Cannat) - Hérité et pouvoir sacré (Yves La Marck) - L'année de Gaulle (R. Latour) - Voyage en Chine (4) (Michel Fontaurelle).
- Numéro 11 - La nature du pouvoir royal (entretien avec Emmanuel Le Roy Ladurie) - A propos de Jan Patočka (Martin Hybler) - L'alliance et la menace (Yves La Marck) - Analyse du R.P.R. (Jean Jacob) - Le tournant historique de 1984 (Jean Jacob) - A propos de Sollers (Alain Flamand) - République et politique étrangère (Paul-Marie Couteaux).
- Numéro 12 - La nature du lien social (entretien avec Marcel Gauchet) - La main invisible (Jean-Pierre Dupuy) - Vertus et limites du déséquilibre (Yves La Marck) - Regard sur l'Allemagne (B. La Richardais) - Grail et Clavel : les complices (Rémy Talbot) - Richard III de Walpole (Martin Hybler).
- Numéro 13 - Entretien avec Georges Dumézil - Dumézil et l'imaginaire indo-européen (Yves Chalas) - Portrait de G. Dumézil (Philippe Delorme) - A quoi sert le « Figaro-magazine » ? (Emmanuel Mousset) - René Girard, lecteur d'Hamlet - Mario Vargas Llosa (François Gerlotto) - Nigeria, le mal aimé ? (F. et I. Marcihac) - Le succès de Jacques Bainville (Igor Mitrofanoff).
- Numéro 14 - Numéro spécial sur **Gabriel Marcel** avec Joël Bouëssée, Miklo Veto, Pietro Prini, Jeanne Parain-Vial, Simone Plourde, René Davignon, Yves Ledure, Pierre Colin, Jean-Marie Lustiger.
- Numéro 15 - Les chemins de l'État (Blandine Barret-Kriegel) - La notion de souveraineté (Patrick Louis) - L'État capétien (X^e-XIV^e siècle) (Philippe Cailleux) - Qu'allez-vous voir à Jérusalem ? (Yves La Marck) - L'individu, l'État, la démocratie (B. La Richardais) - Jorge-Louis Borges (Joël Doutreleau) - Jakub Deml, le prêtre maudit (Luc de Goustine) - Du gouvernement selon saint Thomas (Bernard Bourdin).
- Numéro 16 - Entretien avec Léon Poliakov - Le phénomène monarchique dans l'histoire (Roland Mousnier) - Théorie de la justice chez John Rawls (Bertrand Julien) - Recherches sur l'individualisme - Hiérarchies (B. La Richardais) - Comprendre le Japon (Christian Mory).

-
- Numéro 17 (épuisé) - Numéro spécial sur Emmanuel Levinas.
 - Numéro 18 - **Du libéralisme économique** (Alain Parguez) – Comprendre la crise (table ronde avec Paul Dumouchel, Christian Stoffaës, Gérard Destanne de Bernis et André Griebine) - « Les métamorphoses de la valeur » de G.-H. de Radkowski (Philippe Trainar) - Théorie du circuit et condamnation du libre-échange (Frédéric Poulon) - Un flâneur à San Francisco (Michel Fontaurelle) - Maurras et Comte (Emmanuel Lazinier).
 - Numéro 19 - Le système Gorbatchev (Martin Hybler) - Antigone en Russie (Luc de Goustine) - Comprendre l'Union soviétique (entretien avec Alexandre Adler) - Pays de l'Est : à la recherche de l'histoire (Martin Hybler) - L'Europe en revues (B. La Richardais) - Une solution pour les pays en voie de développement (Areski Dahmani) - Maurras et Comte (Gérard Leclerc).
 - Numéro 20 - Critique de la communication (entretien avec Lucien Sfez) - Trois remarques sur la culture (Yves Chalas) - Crise de l'éducation (Philippe Cailleux) - Crise de la littérature (Luc de Goustine) - Est-ce la mort de l'Art ? (Alain Flamand) - Splendeur et misère de la critique cinématographique (Nicolas Palumbo) - Intellectuels et politiques (Yves Landevennec) - James Buchanan (Xavier Denis-Judicis) - Découverte à Glozel (François-Marin Fleutot) - Les droits, la loi (B. La Richardais) - Nouvelles littératures chinoises (G. Guiheux).
 - Numéro 21 - Dossier « **Révolution 1789** » : Entretien avec François Furet - Colloque « Célébrer 1789 » (interventions de Blandine Barret-Kriegel, Jacques Solé et Lucien Sfez) - Les prémices de la Révolution en Limousin (Luc de Goustine) - L'opinion avant la Révolution (Philippe Cailleux) - Événements méconnus de la Révolution (Philippe Delorme) – Burke et la représentation nationale (Norbert Col) - David, l'Art et la Révolution (Alain Flamand) - Images des Seychelles (Michel Fontaurelle) - Note sur les États-Unis (François Prudhomme).
 - Numéro 22 - Dossier « **Sociologie** » : Entretien avec Georges Balandier - Bonald prophète de la société (Patrick Cingolani) - Ballanche et l'excès révolutionnaire (Georges Navet) - Comte et Littré devant la déchirure sociale - De la sociologie de l'intérêt à l'intérêt de la sociologie (Pierre-Paul Zalió) - Origine et vertus de la redécouverte de Frédéric Le Play - La culture contre la liberté (Pascal Bruckner) - L'exemple du Kosovo (Didier Martin) - La question de l'éthique.
 - Numéro 23 - Numéro spécial d'hommage à **Maurice Clavel** avec les contributions de Marie Balmary, Hélène Bleskine, Roland Castro, Jean Daniel, Jean-Toussaint Desanti, Jean-Paul Dollé, André Frossard, François Gachoud, Luc de Goustine, Alain Jaubert, Jean-Pierre Le Dantec, Edgar Morin, Philippe Nemo, Rémy Talbot.
 - Numéro 24 - Dossier « **Immigration** » : Entretien avec Gérard Noiriel - Immigration, nation, natalité (Jean-Claude Barreau) - L'immigration en perspective (Michel Hannoun) - De l'affaire du voile au voile de l'affaire (Pierre-Paul Zalió) - Entretien avec Harlem Désir - L'exclusion comme nécessité tragique ? - Voyage dans un festival « zulu » (Olivier Masclet) - Si Louis XV m'était conté (Marc Desaubliaux) – Mémoires d'Europe.
 - Numéro 25 - « **Variations sur la France** » avec Yves La Marck, Martin Hybler, Luc de Goustine, Patrick Louis, Axel Tisserand, Pierre-Paul Zalió, Bertrand Renouvin, Rémy Talbot - De Gaulle et saint Bernard (Jacques Berlioz) - Abîmes roumains (Guillaume Kopp) – Télévision et déontologie.
 - Numéro 26 - Dossier « **Religion et liberté** » : Entretien avec Raphaël Draï - Monarchie et monothéisme chez les Hébreux (François Bourdin) - État, nation, pouvoir chez Claude Bruaire (Bertrand Renouvin) - « Essai sur la révolution » d'Hannah Arendt (François Bourdin) – Faire rendre raison à la raison (Pierre-Paul Zalió) - A la sortie de la captivité d'Égypte (Jirina Siklova) - Monarchie et démocratie dans le Japon d'après-guerre (Christian Mory) - Aveuglement idéologique et clairvoyance romanesque (Patrice Le Roué) - Mystère du comte de Chambord (Marc Desaubliaux).
 - Numéro 27 - Dossier « **L'État et le citoyen** » : Entretien avec Daniel Gaxie - L'État contre la société civile, mythe ou réalité (Alexandre Massonnet) - Breton, Français et Européen (Ludovic Galfo) - La citoyenneté active : contre-pouvoir ou prolongement de l'État ? (Alexandre Renaud) - La vertu du citoyen en démocratie (B. Renouvin) - La question de l'artifice (David Saint-Aimé) - Redécouvrir Louis Calaferte (Alexandre Renaud).
 - Numéro 28 - Dossier « **Enseigner l'Histoire** » : Entretien avec Antoine Prost : Histoire et citoyenneté - Étude du cas français (Alexandre Renaud) - Vercingétorix, le mythe national à un visage (Ludovic Galfo) - Quand l'idéologie façonne l'Histoire (Véronique Hallereau) - Ruanda : le matin profond d'une renaissance (Alexandre Massonnet) - Comment être Lebesque ? (B. Renouvin) - Contre un roman moral (A. Renaud) - La violence (David Saint-Aimé).
 - Numéro 29 - Dossier « **Regards sur le religieux** » - L'orthodoxie (Gabriel Matzneff) - Pour un Islam en France (Véronique Hallereau) - Les avatars de la question juive (Simon Beauroy) - Séfarades et Ashkénazes : le dialogue imparfait (Alexandre Renaud) - Regards sur un christianisme (P. Cariou, Témoin de Jéhovah) - Saint Louis (entretien avec Jacques Le Goff) - À propos du Ruanda (Dr Gakuba).
 - Numéro 30 - Dossier « **La démocratie médiatique** » - De l'indétermination démocratique à la surdétermination médiatique (Luc Hossepied) – Guy Debord : de la télévision au multimédia (Alexandre

Renaud) - Le pouvoir des médias (Alexandre Massonnet) - Splendeurs et misères des journalistes (Véronique Hallereau) - Entretien avec Lucien Sfez « Communication : fin d'une idéologie » - Michel Foucault : un poète en philosophie (A. Renaud) - Les grandes coupures épistémologiques en physique (David Saint-Aimé).

● Numéro 31 - Dossier « **Géopolitique** » - Qu'est-ce que la géopolitique ? (Christian Pihet) - Diplomatie et géopolitique (Dominique Decherf) - Géopolitique et souveraineté (B. Renouvin) - Vers une guerre locale (Martin Hybler) - Et maintenant, passons aux barbares (Guillaume Kopp) - Le PACS, un pas vers l'irresponsabilité (Philippe Lauria) - Quelques réflexions sur un Islam d'Europe : le cas albanais (Ch. Pihet) - Le navire de la République selon Jean Bodin (Luc de Goustine).

● Numéro 32 - Dossier « **Retour du social** » - Renouveler les élites (Luc de Goustine) - Logique marchande (Philippe Arondel) - Les 35 heures ou l'employabilité » (Nicolas Palumbo) - Les périls de l'Europe monétaire (Alain Parguez) - Économie et temporalité (Bertrand Renouvin) - La liberté contre la communication (Jean Sur) - Henri, comte de Paris, le conciliateur (B. La Richardais) - Des choses cachées entre la fin de l'histoire et le début de la post-humanité (Criton des Alpes) - Les mers rouges (Luc de Goustine).

● Numéro 33 - Dossier « **Amerika** » - Nés pour courir (François Verrazzane) - Les partis politiques américains (Christian Pihet) - Seattle, la mondialisation contestée (Xavier Denis-Judicis) - Politique étrangère américaine (Yves La Marck) - Pères fondateurs et constantes de l'idéologie américaine (Michel Bugnon-Mordant) - Deux regards français sur les États-Unis (Bertrand Renouvin) - Au bon leurre, note conjointe sur Monsieur Sartre (Criton des Alpes).

● Numéro 34 - Dossier « **Souveraineté** » - Le concept de souveraineté (Bertrand Renouvin) - La nation souveraine et les droits européens (Hervé Rumin) - Patronat : demain l'État subsidiaire... (Philippe Arondel) - Le rejet de la souveraineté (B. La Richardais) - Naissance du souverain, une fable historique de Grégoire de Tours (Luc de Goustine) - L'héritage monarchien dans la France contemporaine (Robert Griffiths) - L'Habeas corpus, mythe et réalité (Dominique Inchauspé) - Juan Carlos, un roi diplomate (Bertrand Renouvin) - Libero-ci, libero-là (Criton des Alpes) - Ces dames en furent témoins... (Jocelyne Buche).

● Numéro 35 - Dossier « **Entreprise** » - Pour l'entreprise libre (Jacques Blangy) - Salaires : l'austérité à perpétuité ? (Philippe Arondel) - L'homme dans l'entreprise selon la doctrine sociale de l'Église (Jean-Luc Castro) - Qu'est-ce que l'économie sociale ? (Cyrille Chrétien et Jacques Renard) - Régulation : une aussi longue histoire (Ph. Arondel) - Retour sur la taxe Tobin (Nicolas Inchauspé) - Quelle identité allemande ? (Bertrand Renouvin) - Quid des quotas ? (Criton des Alpes).

● Numéro 36 - Dossier « **Réflexion sur le peuple** » - Du peuple (Bertrand Renouvin) - Le désir du peuple : au-delà de la modernité (Jean Sur) - La démocratie inachevée ? (Pierre Rosanvallon) - Note sur la souveraineté chez E. Stein et J. Maritain (Philippe Lauria) - A propos de souveraineté (Madeleine Arondel-Rohaut) - Le « travail » du souverain (Bertrand Renouvin) - L'Islam en France (Michel Brisacier) - Jacques VI d'Écosse - 1^{er} d'Angleterre : « Les deux régnes » et la genèse théologico-politique de l'État moderne (Bernard Bourdin) - De l'Érection des gens (Criton des Alpes) - Une précieuse pas ridicule (Jocelyne Buche).

● Numéro 37/38 - Dossier « **Refondation sociale** » - Gouvernement d'entreprise : la finance contre le travail (Philippe Arondel) - Le choix par le patronat du terme de « refondation » n'est pas innocent (entretien avec René Mouriaux) - « Notre État » de Roger Fauroux : une somme théologique (Sylvie Fernoy) - Le retour des Versaillais (Philippe Arondel) - L'école : chronique d'une mort programmée (Madeleine Arondel-Rohaut) - L'état de la recherche : statistiques et démocratie (Bertrand Renouvin) - La cata, c'est sympa (Criton des Alpes).

● Numéro 39 - Dossier « **Écologie et politique** » - Petit précis d'écologie à l'usage des politiques (François Villemonteix) - La terre et ses droits (Dominique Audrerie) - Productivisme : la vérité est ailleurs (Philippe Arondel) - L'alliance avec la nature (Bertrand Renouvin) - A propos d'*Arcadie* de Bertrand de Jouvenel (Jean Sur) - Gnose et politique : Eric Voegelin (Philippe Lauria) - Du terrain (Criton des Alpes) - Vers un nouveau roman de la terre : les pionniers corréziens (Jocelyne Buche).

● Numéro 40 - Dossier « **François Perroux** » - Perroux et le pouvoir économique (Jean-Claude Delaunay) - Penser, faire une révolution mondiale (Bertrand Renouvin) - L'économie et la ressource humaine (Gérard Donnadiou) - Du concept de développement chez François Perroux aux théories de la performance par le changement organisationnel en sciences de gestion (Wilfrid Azan) - François Perroux lecteur de Marx (Thierry Pouch).

● Numéro 41 - Dossier « **Du jacobinisme à la gouvernance** » - La construction d'un « modèle jacobin » dans l'histoire de la République et ses remises en cause (Claude Latta) - Gouvernance : sous les mots, les maux... (Philippe Arondel) - Gouvernance et libéralisme (Madeleine Arondel-Rohaut) - Gouvernance, volonté générale et citoyenneté (Anicet Le Pors) - « Bonne Gouvernance » : l'art du double langage (Philippe Arondel) - Autorité, pouvoir, légitimité (Bertrand Renouvin) - Vélocipédiques (Criton des Alpes) - Adam Czerniaków, président et témoin du ghetto (Jocelyne Buche).

Comment nous aider ?

■ En vous abonnant - si ce n'était déjà fait - ou en vous réabonnant sans tarder si votre abonnement est arrivé à échéance (en ce cas, vous trouverez un avis inséré dans ce numéro).

■ En achetant un ou plusieurs exemplaires supplémentaires de ce numéro (au prix spécial de 4,5 €) pour faire connaître *Cité* à vos amis.

■ En nous communiquant les noms et adresses de personnes auxquelles nous pourrions envoyer un prospectus de présentation.

■ En faisant connaître *Cité* à la bibliothèque de votre ville et en l'incitant à s'y abonner.

BULLETIN D'ABONNEMENT OU DE COMMANDE

à retourner à « Cité », 17, rue des Petits-Champs, 75001 Paris
règlement à l'ordre de « Cité »

NOM/Prénom :

Adresse :

Code postal/Ville :

■ **souscrit un abonnement**

☐ Un an (4 numéros) Normal : 24 €

☐ Un an (4 numéros) Double
(2 ex. à chaque parution) : ... 40 €

☐ Un an (4 numéros) Soutien : 50 €

☐ Un an (4 numéros) Tarif pour l'étranger : 27 €

☐ Deux ans (8 numéros) Normal : 45 €

☐ Bibliothèques ou collectivités (4 numéros) 31 €

■ **commande les numéros** suivants (tous les numéros à 7 €)

.....
.....

Cité

Revue de la Nouvelle Citoyenneté

SOMMAIRE du numéro 42

■ Éditorial

par Luc de Goustine 2

Dossier : « Les Orient d'Europe »

■ Questions aux revenants

par Bertrand Renouvin 5

■ Europe Extase

par Luc de Goustine..... 13

■ La culture politique tchèque du point de vue de l'anthropologie politique

par Petr Skalník 21

■ Ukraine - Choses vues et entendues

par Michel Fontaurelle..... 37

■ *Hic sunt leones* - une géopolitique du mépris

par Antoine de Saint-Fréjoux 45

Magazine

■ Qu'est-ce qu'une vie ratée?

par Philippe Lauria 53

■ Ainsi parlait Bovéthoustra...

par Criton des Alpes 59

■ Une servante au grand cœur sur les bords du Danube

par Jocelyne Buche..... 67